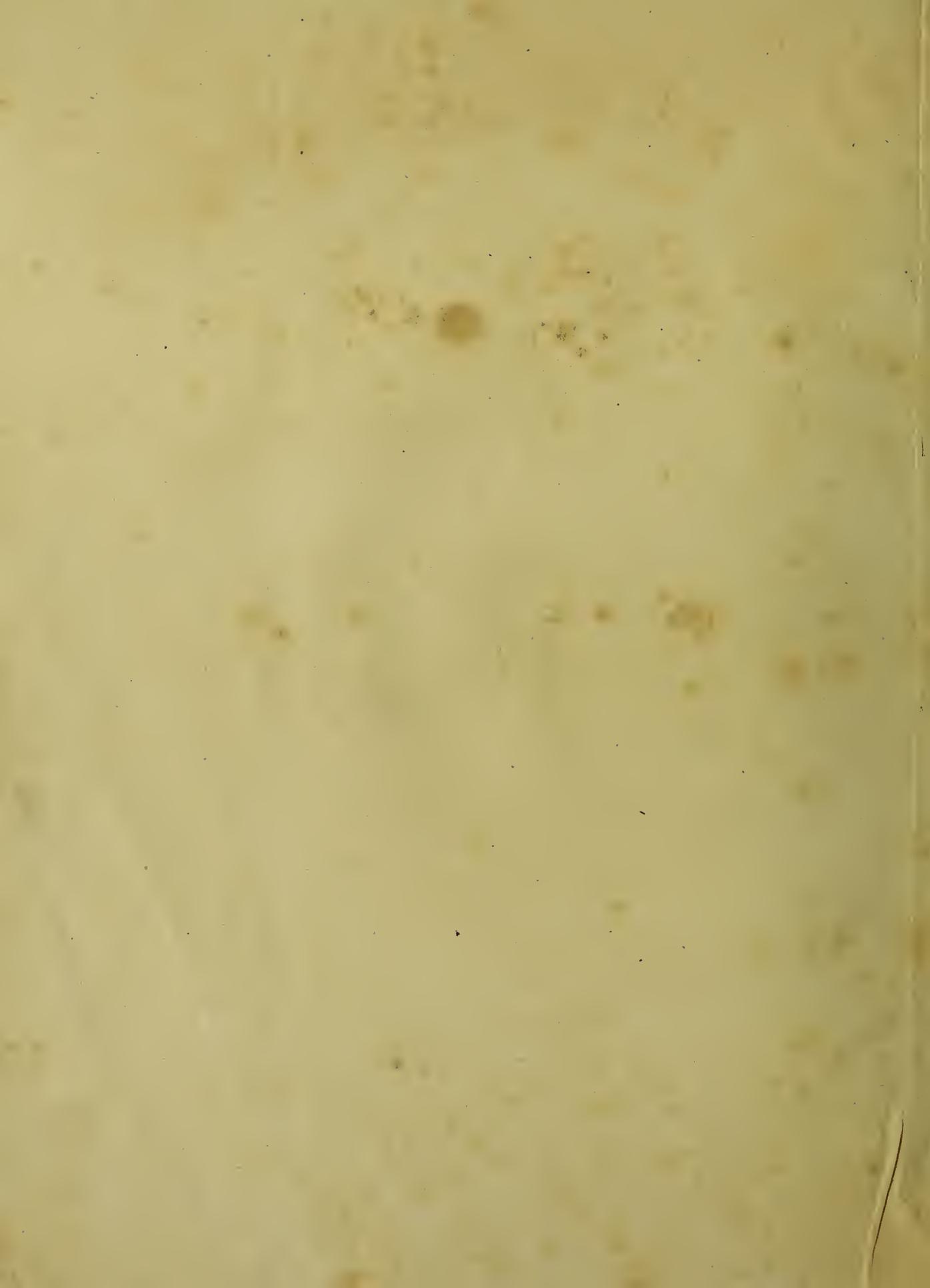


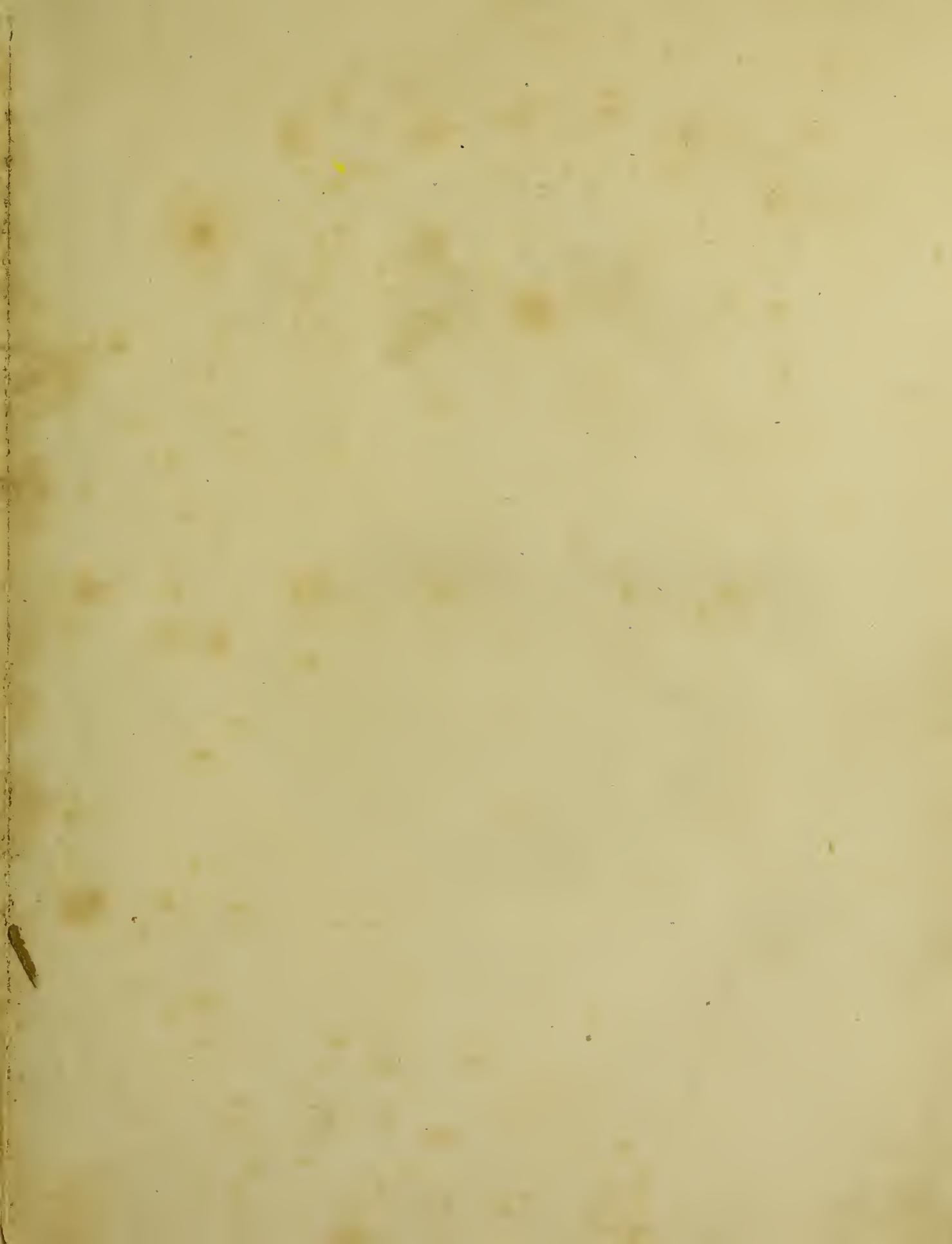
33,630/c

~~Area~~ coll.

○ . xii . a . 61 .

Figura







MOCTETZOUMA XOCOTZIN.

*Dernier Empereur du Mexique, peint par ordre de
Fernand Cortez.*

COSTUMES

Civils, Militaires et Religieux

DU
MEXIQUE.

Dessinés d'après Nature
PAR

C. LINATI.

Imprimés à la Lithographie Royale de Joberg.

BRUXELLES.

Publiés par

CASATTA N. N. O.

[1826?]





COSTUMES MEXICAINS.

Jeune Ouvrière.

Capalo de Cotonade. Robe d'Indienne imprimée. Bras et jambes nus. Soutiers de Satin.

JEUNE OUVRIÈRE.

Sexe charmant, aimable moitié du genre humain, sous tous les climats de la terre, en dépit de l'ignorance et de la barbarie, n'importe sous quelles couleurs, et sous quel costume, l'empire de tes grâces étend sa bienfaisante influence, et rend meilleurs les hommes, en imposant une trêve aux passions haineuses qui les agitent. Malgré son teint pâle et olivâtre, la jeune ouvrière mexicaine ne renonce pas au privilège de plaire, et sait, par sa vivacité naturelle, par ses mouvemens rapides et gracieux, faire oublier parfois la gentille grisette parisienne. Une coiffure artificielle, des huiles parfumées ne chargent point sa tête. La nature a donné l'éclat du jais à son épaisse chevelure, et un simple ruban en emprisonne les longs flots d'ébène. Les roses ne contrastent point avec le lis de ses joues, mais des yeux vifs et pétillans, noirs comme l'aile du corbeau, nagent dans la volupté sous deux arcs de velours qui se rejoignent sur un nez aquilin. Aucun corset ne gêne sa taille flexible comme le serpent des prairies, et ses formes se dessinent sous le léger tissu qui la couvre. Sa coquetterie se borne à bien tourner un petit pied enfermé dans un soulier de satin afin qu'il appelle l'attention, et l'arrangement perpétuel de sa mantille laisse à deux bras arrondis la faculté de prendre les poses les plus séduisantes. Son esprit naturel lui suggère des réparties piquantes qu'elle n'a pas puisées dans une lecture qu'elle ignore; légère, enjouée, sans prétentions, sans apprêt, sa piété religieuse est son seul bouclier contre la séduction; mais, si elle cède, elle se persuade bientôt que le plaisir est un crime qui ne peut exciter la colère inexorable du ciel.

NOTA. La robe est d'indienne grossièrement imprimée dans le pays, ainsi que la bordure. La mantille ou tapalo est d'une étoffe de coton très-serrée qu'on appelle *manta* avant d'être peinte. On en fabrique à Puebla de los Angeles, et on en envoie d'Angleterre en blanc qu'on peint ensuite dans le pays.

LEPERO. — VAGABOND.

C'est le nom qu'on donne à Mexico à un homme de la dernière classe du peuple, de race croisée indienne et espagnole.

Le Lepero est le Lazzaroni de Naples; mais s'il y a quelque chose de plus ignoble dans ses traits, il est cependant plus indépendant; car il a moins de besoins. Sur les débris d'une civilisation dégradée, il vit au milieu d'une ville populeuse presque dans l'état de nature. Pas de chemise, pas de chaussure, un morceau de cuir et une *manta* de laine forment son habillement. Cette même couverture devient son lit pendant la nuit, et l'entrée d'une porte cochère ou les degrés d'une église lui servent d'habitation. Placé dans le jour au coin d'une rue, une commission à remplir, un fardeau à porter suffisent pour lui procurer la plus frugale des nourritures; une demi-douzaine de gâteaux de maïs, saupoudrés de piment, fournit à ses repas, l'eau de la fontaine est sa boisson. Un ciel pur constamment tempéré lui épargne la nécessité d'autres vêtements. Vivant au jour le jour sans s'occuper du lendemain, aussitôt qu'il a gagné de quoi passer les vingt-quatre heures, couché à l'endroit qui lui sert de gîte, un léger sommeil suspend ses facultés, jusqu'à ce qu'une nouvelle aurore, renouvelant ses besoins, l'oblige à chercher de nouveaux moyens de les satisfaire.

Heureux mortel peut-être, si le poison de la corruption et du fanatisme ne venait agiter son cœur simple et son esprit parresseux, si les liqueurs fermentées ne portaient le trouble dans ses sens, si la fureur du jeu ne l'entraînait souvent au crime, et si ces nécessités factices n'en faisaient quelquefois un instrument docile dans les mains du despotisme et de la superstition!



COSTUMES MEXICAINS.
(Lepere) Vagabond.



COSTUMES MEXICAINS.

Séminariste.

Soutane de Castorine.

SÉMINARISTE.

Celui qui connaît l'Espagne verra dans le séminariste mexicain une fidèle copie du séminariste espagnol. Dans tout pays qui admet la suprématie de l'autel sur le trône, appliquée aux transactions humaines, le premier des états est nécessairement celui de prêtre. Ainsi puisque rien n'est au dessus, il n'y a point de père de famille qui, songeant à donner une éducation à ses enfans, n'aspire à les voir un jour dans les hautes dignités de l'église. L'éducation y est donc théologique ; les autres connaissances ne sont que secondaires, et les séminaires, sous l'immédiate surveillance des évêques, ne sont que des pépinières de curés, où le costume même commence par séparer le néophyte du reste de la société. Mais comme il est de l'essence de toutes les institutions qui ont vieilli, de manquer leur but, rien n'est moins propre à former un bon prêtre qu'un élève des séminaires mexicains ; dans un pays où le développement de l'adolescence est précoce, à l'âge de douze ou treize ans, ces enfans-hommes, sous le prétexte d'aller voir leurs parens, obtiennent de sortir pendant le jour et puisent dans la société tous les vices qu'elle présente.

On les voit courir, jouer et fumer dans les rues avec un abandon qui contraste avec la sévérité religieuse de leur costume. Celui-ci consiste en une robe de castorine, ouverte sur les côtés, et dont la couleur varie selon les classes. Ainsi il y en a des rouges, des bleues et des brunes ; l'espèce de bande terminée en étole qui leur descend de l'épaule jusqu'aux talons varie aussi de couleur avec la soutane ; l'anneau de plomb qui l'empêche de voltiger, et qu'on distingue en arrière, devient souvent l'arme qui décide de leurs combats aux heures de récréation.

HACENDADO. — CRÉOLE PROPRIÉTAIRE.

Dans une ci-devant colonie, riche de toutes sortes de productions, et surtout de métaux précieux, dont les fondateurs ont réduit à l'esclavage les indigènes; à côté de milliers de malheureux, on trouve un homme opulent qui exploite leurs bras vigoureux pour vivre dans le luxe et dans la mollesse. Voyez cet opulent campagnard, issu de quelque conquérant du Mexique, l'étendue de ses domaines serait en Europe celle d'une province. Deux mille Indiens, anciens et légitimes propriétaires de ses champs, les arrosent de la sueur de leur front pour remplir ses greniers de maïs et ses magasins de sucre et des fruits du Tropicque. Condamné cependant naguère lui-même à souffrir le joug d'une capitale éloignée et jalouse, ses richesses ne pouvaient être employées au bien de son pays.

La métropole empêchait avec soin tout ce qui pouvait élever les colonies au rang des nations. Le Créole ne pouvait aspirer à l'influence des emplois. Un système d'abrutissement lui interdisait les jouissances intellectuelles; Rome et Madrid, voilà tout ce qu'il entrevoyait au delà de l'Océan. Un luxe incommode et grossier, les solennités de l'église, les plaisirs de la table et du jeu, absorbaient ses trésors et ses loisirs. Son éducation avait tout fait pour le rendre pusillanime et énervé; mais le sol, le climat, les distances l'ont rendu agile et courageux. L'excès du despotisme, et une longue humiliation ont fini par le révolter, et cette arme, héritée peut-être de quelque audacieux compagnon de Fernand Cortès, a cessé d'épouvanter le malfaiteur, pour briller contre les oppresseurs de sa patrie.

Le Créole mexicain a versé bravement son sang pour l'indépendance de son pays; il a proclamé la liberté, l'égalité et mérité l'admiration de son siècle.

NOTA. Son manteau, appelé *manga*, est une pièce de drap bleu ou vert, coupée en ovale et doublée de percale peinte. Au milieu est une ouverture par laquelle passe la tête. Elle est entourée d'un rond de velours galonné et orné de franges qui couvrent les épaules. Son chapeau est de vigogne galonné en dedans, sa veste de chamois est fermée comme une camisole. Il montre sa chemise de toile très-fine bien plissée sur le devant; ses bottes sont ouvertes et rabattues sur le côté.



COSTUMES MEXICAINS.

(Hacendado) Propriétaire ~

Veste et pantalon de peau de Daim. (Manga) espèce de Manteau de drap. Bottines ouvertes sur le côté. Relique.

TORTILLERAS.

Le froment n'était pas connu des anciens Mexicains. Les régions situées sous les Tropiques ne sont pas favorables à sa culture ; le défaut de gelées, les chaleurs excessives, les pluies périodiques, et d'autres causes, le font croître avec trop de luxe, et nuisent au développement et à la maturité des épis. Le maïs formait, et même aujourd'hui forme encore l'aliment le plus général de la population. A défaut de moulins ou parce que la farine de maïs est difficile à pétrir, les femmes de chaque ménage sont chargées de l'élaboration de cette nourriture quotidienne. La jeune épouse apporte en dot à son mari un tabouret, et un rouleau de pierre qu'on appelle *métate* (mot indien), comme pour annoncer qu'en reconnaissance de l'accueil qu'elle reçoit dans sa nouvelle famille elle va s'occuper de sa subsistance, et apporter le repos à la mère de son époux. Les gâteaux de maïs, appelés *tortillas*, exigent un travail qui ressemble assez à celui qu'il faut pour fabriquer le chocolat. On met en infusion dans l'eau les grains du maïs, et, lorsqu'il est gonflé, on l'écrase, et on le réduit en pâte sur le petit banc de pierre incliné, avec le *métate*. L'eau et la partie fibreuse tombent peu à peu dans un baquet qui est placé au dessous, et lorsque la pâte est convenablement pétrie on en fait de petites boules, qu'on passe à une servante qui, à force de les tourner, en frappant entre les deux paumes de la main, en fait un gâteau très-mince et circulaire qu'on roussit pendant quelques instans dans une poêle de fer pour lui donner un peu de consistance. Ces *tortillas*, assez fades, sont indigestes pour les Européens, qui n'aiment pas à en rehausser le goût avec du piment, comme le font les gens du pays, et elles causent quelquefois des maladies intestinales et des obstructions aux viscères de la digestion. L'usage du pain se généralise chaque jour davantage.

DRAGON.

D'immenses distances à parcourir , de riches pâturages , et l'abondance du maïs , excellente nourriture pour les chevaux , font du Mexique une région très-propre à tenir sur pied une bonne cavalerie. Les chevaux mexicains descendant des étalons de l'Andalousie conservent beaucoup des traits et des qualités de leurs pères. Vifs et nerveux , si leur croupe correspondait à leur devant , ou pourrait les citer comme des chevaux parfaits ; toutefois , ce défaut est racheté par une force de résistance peu commune , et par l'aptitude à se passer de nourriture et de soins pendant une journée entière de marche. Là où les chevaux sont bons et nombreux il ne manque pas non plus de bons cavaliers , et dans ce moment on peut hardiment établir la supériorité de la cavalerie mexicaine sur la cavalerie espagnole. La guerre et le dénuement où s'est trouvée la république par suite des efforts qu'elle a faits pour établir son indépendance , ne lui avaient pas laissé le moyen d'équiper convenablement ses troupes ; aussi ce n'est que depuis l'emprunt contracté avec l'Angleterre que le gouvernement a pu leur donner , et surtout à la cavalerie , une physionomie européenne. Maintenant les treize régimens de cavalerie mexicaine ne laissent rien à désirer , si ce n'est des officiers assez instruits pour savoir que la liberté civile ne doit pas détruire la subordination militaire.

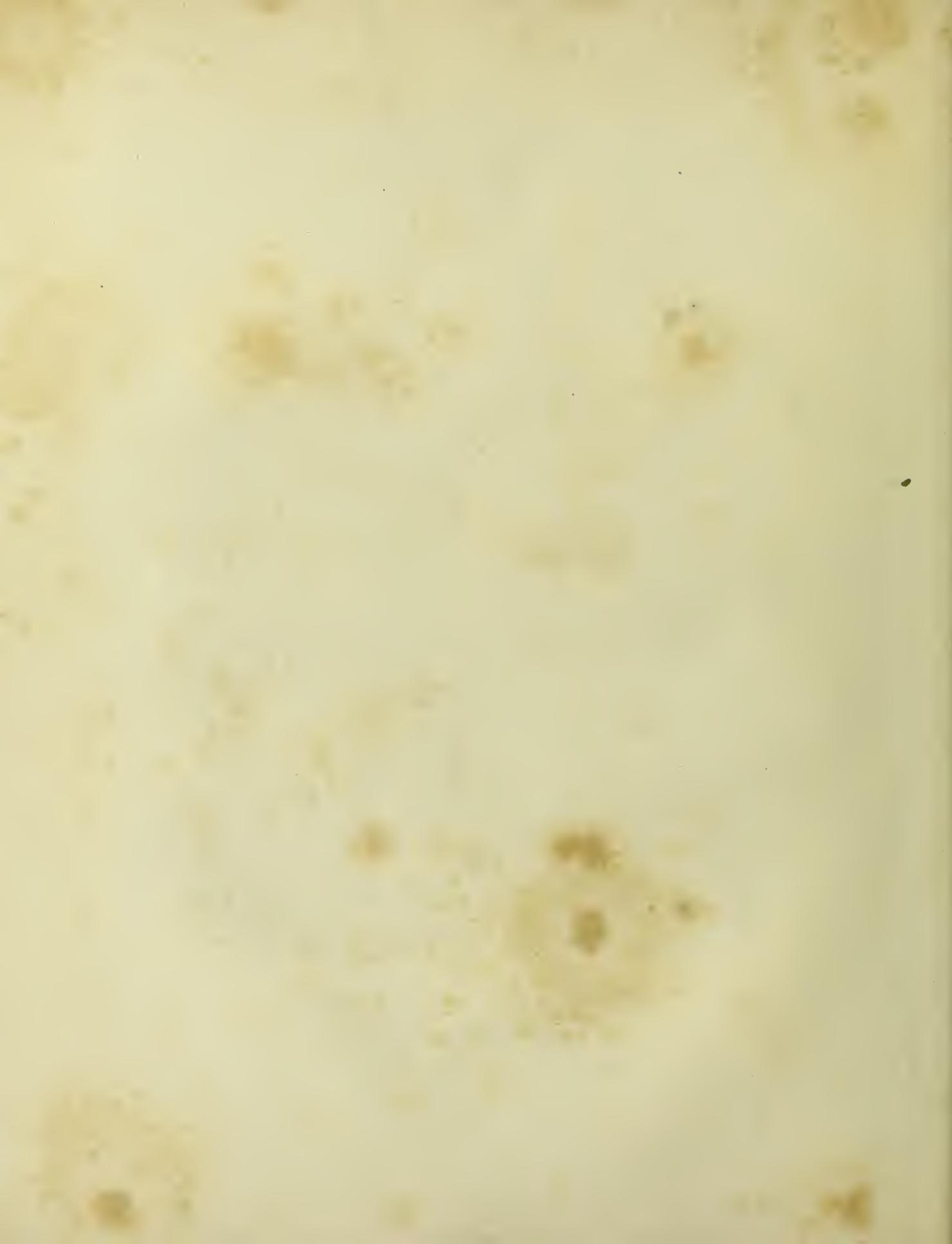
On vient de substituer un casque au chapeau rond qui distinguait les anciens cavaliers américains. Ce changement , s'il flatte l'œil davantage , n'est pas aussi commode pour le soldat. Le chapeau rond le garantissait des rayons d'un soleil presque toujours perpendiculaire , et son cou , des pluies qui tombent souvent par torrens depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre.

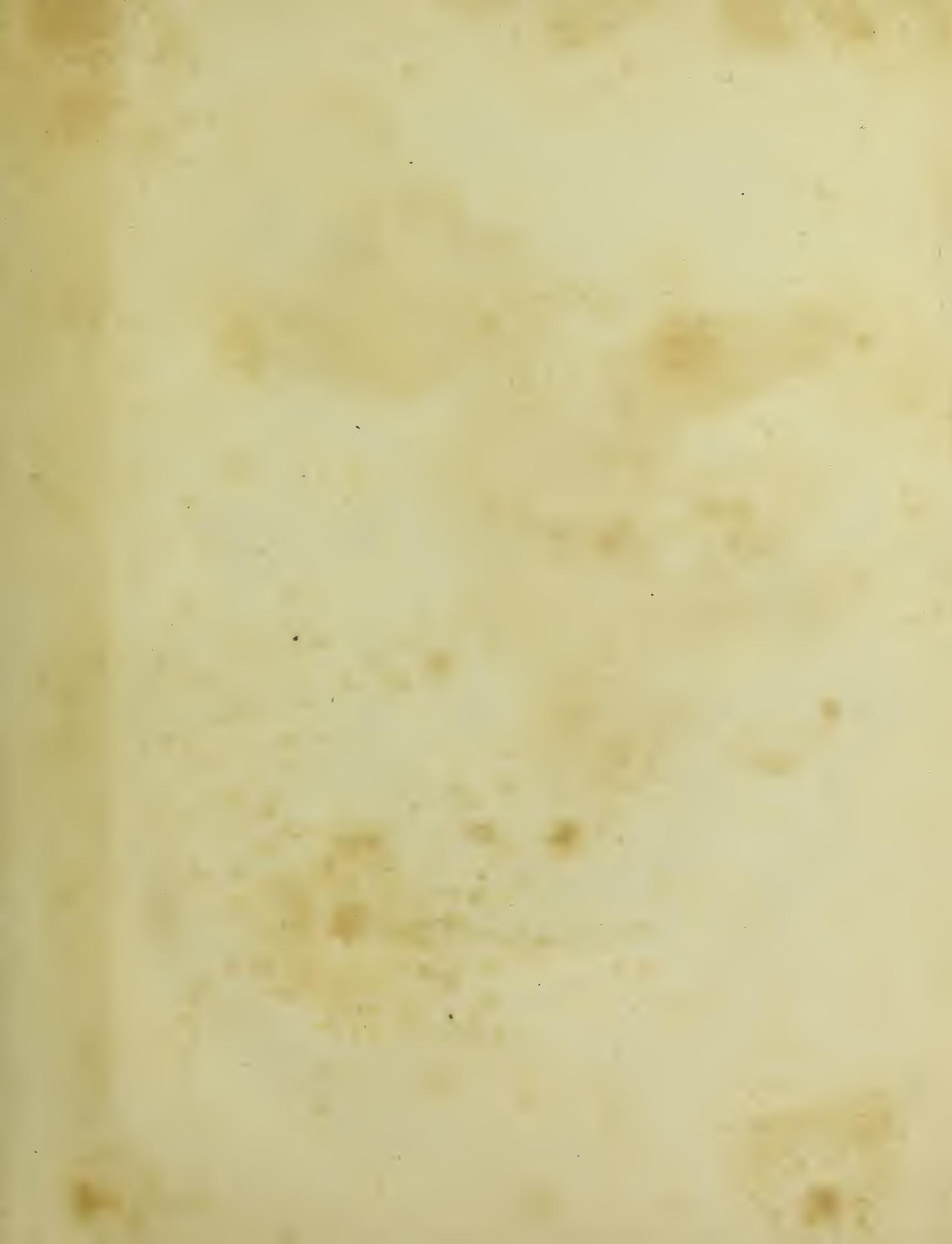


COSTUMES MEXICAINS .

Dragon. Troupe de Ligne .

Chapeau rond garni d'une bande de Mousseline







COSTUMES MEXICAINS .

Aguador. Porteur d'eau.

Tablier et Bonnet de Cuir. Cruches de terre.

AGUADOR. — PORTEUR D'EAU.

Tous les pays offrent quelques usages dont on ne sait pas se rendre raison, soit à cause de leur incommodité, soit à cause de leur bizarrerie. Le porteur d'eau du Mexique est un des objets qui frappent le plus les yeux de l'étranger : on a peine à concevoir comment, pour porter 50 livres d'eau, on n'ait trouvé d'autre moyen que de la mettre dans un vase de terre presque aussi pesant lui-même, et dont la forme sphéroïde concentre sur un seul point le fardeau. Ce vase, ne suffisant pas seul au besoin de chaque famille, et un poids si incommode ne pouvant être augmenté, une petite réserve supplémentaire contenue dans une cruche attachée à deux courroies croisées sur la tête et suspendues par devant, sert de contre-poids au premier fardeau ; les balancemens de cette seconde cruche sont empêchés par le tablier qui l'assujettit au moyen d'un crochet. L'aguador ainsi bâillonné ou encadré dans ses doubles courroies, marche droit devant lui, sans pouvoir se permettre le moindre mouvement de tête, et apporte le liquide chez sa pratique ; un demi-réal, à peu près six sous de France, est le prix de sa course ; mais s'il travaille la journée entière il gagne de quatre à cinq francs par jour.

Les courroies qui se croisent sur sa tête l'empêchant de porter un chapeau, l'aguador est le seul être au Mexique qui porte une casquette.

SOLDAT DE LIGNE.

Ce jeune Indien , fier de son nouveau costume militaire , vient payer sa dette à sa patrie régénérée ; il s'appuie sur cette arme , dont l'explosion incompréhensible et l'effet meurtrier ont consommé l'esclavage de ses ancêtres , et rayé des fastes de l'histoire la dynastie de Montezuma. Trop ignorant pour comprendre l'étendue des nouvelles destinées de son pays , ses idées confuses ne s'arrêtent pas encore peut-être sur les droits qu'on lui a ravis , et sur ceux qu'on vient de lui rendre. Il entend retentir autour de lui le nom de liberté , d'émancipation , d'indépendance ; mais ces mots partent de la bouche des descendants de ces mêmes hommes qui renversèrent l'autel de ses dieux et le trône de ses rois.

Dans son air indolent , se lit à la fois l'ironie , le soupçon , ou l'insouciance d'un bienfait mal apprécié. Instrument docile jusqu'ici de la délivrance des neveux de ses oppresseurs opprimés à leur tour , la lumière n'a pas encore éclairé son intelligence ; il n'a pas encore relevé tout-à-fait sa tête courbée sous un joug de trois siècles ; peut-être le jour où il saura qu'il a combattu pour un pays qui fut le sien , de grands souvenirs lui révéleront ses droits et ses destinées ! peut-être les liens de la civilisation et du malheur l'amèneront à fraterniser avec ses conquérans devenus ses concitoyens ! alors , oubliant sa langue naturelle et les traditions antiques , il concourra à l'élévation d'un peuple puissant , composé d'éléments divers , il est vrai , mais ne formant alors qu'un seul et même corps.



COSTUMES MEXICAINS.

Soldat en petite tenue.

Veste et Pantalons de Toile. Coëffe de Schahis en Mousseline.





COSTUMES MEXICAINS.
Ecrivain public, sur la grand'place à Mexico.

ÉCRIVAIN PUBLIC.

Ce n'est pas seulement au pied des autels que les femmes mexicaines déposent leurs secrètes pensées et l'aveu de leurs faiblesses ; peu d'entre elles sachant confier au papier les peines de leur cœur et les tourmens de la jalousie, elles ont recours à l'écrivain public établi au milieu de la grande place de Mexico où il n'a pour se garantir des feux du soleil que le chétif abri de son *petate* (natte de jonc). C'est d'ordinaire un Espagnol à qui la fortune n'a pas souri dans le nouveau monde, ce qui équivaut à peu près à un certificat de peu de conduite. Réduit au métier de barbouilleur de papier, il possède le secret de bien des ménages, le fil de bien des amourettes, le mystère de bien des infidélités ; que d'humbles adresses, que de pétitions, que d'affaires ne passe-t-il pas par ses mains ? on dirait qu'il est l'écueil contre lequel viennent se briser tous les cancons de la ville.

Malgré l'humble apparence de son établissement, il suffit pour lui procurer l'aisance. La vente de l'encre, des plumes taillées, des pains à cacheter, des chansons et des plaintes, grossit ses revenus, et, au résumé, le métier d'écrivain public dans un pays qui figurerait en noir dans la carte du baron Dupin, ne laisse pas que d'avoir ses agrémens.

Son costume à demi européen démontre son origine espagnole. La jeune créole assise à côté de lui, à la mode du pays, a renoncé au tapalo ; le mouchoir de casimir ou de crêpe de Chine le remplace, et couvre sa tête et ses épaules, car si la mode française a étendu son empire sur toute la toilette des personnes d'une certaine aisance, elle n'a pas envahi la coiffure, car aucun n'oserait entrer dans le temple de Dieu avec la tête ombragée d'un immense chapeau comme en Europe.

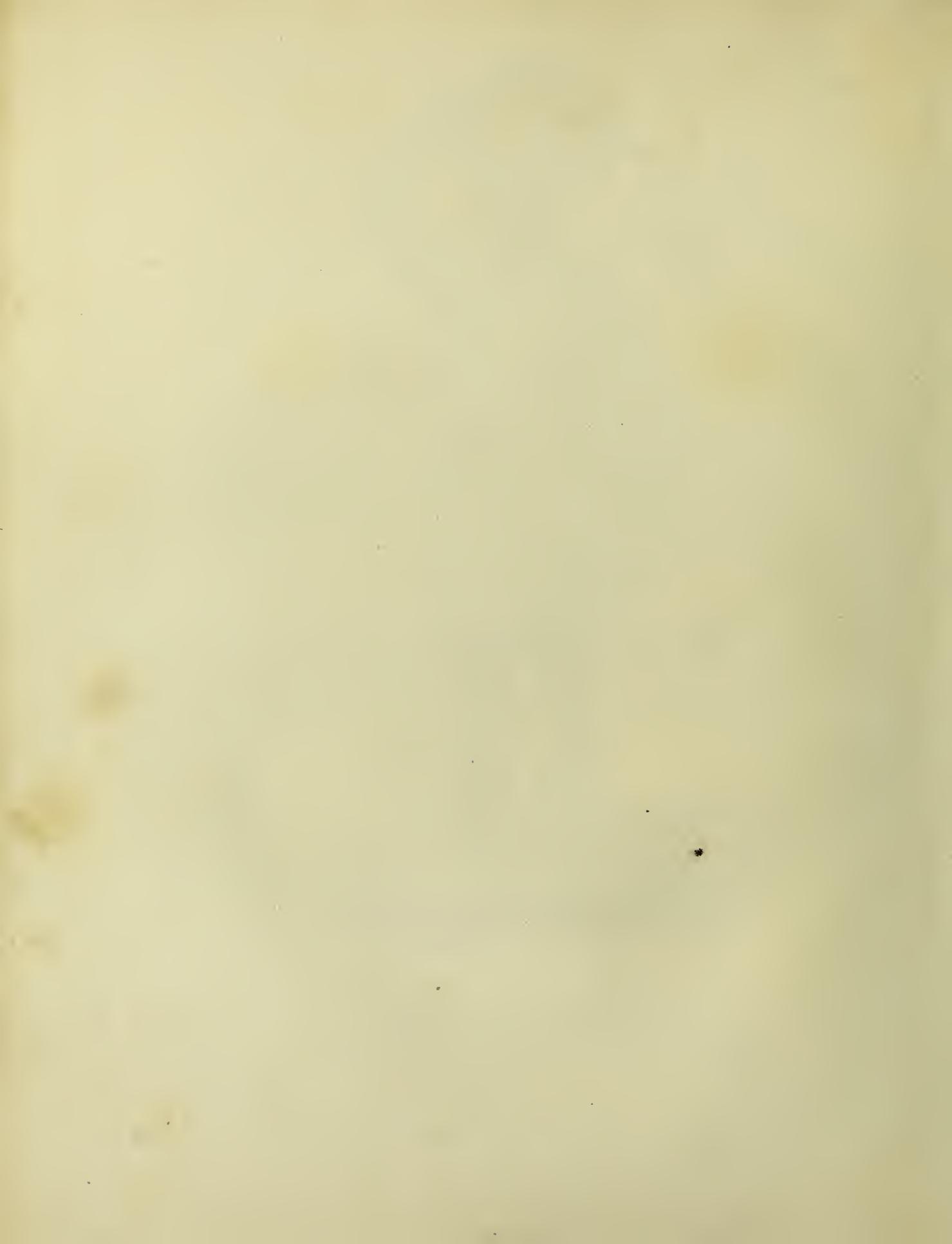
MARCHAND DE BONBONS.

Girodet disait que ce n'était qu'à Rome qu'on pouvait faire un bon tableau; il y a quelque chose de trop circonscrit dans cette assertion. Je dirais plutôt que ce n'est que dans les pays chauds que la véritable peinture peut se former. La haute température permet aux classes laborieuses de se dégager de ces vêtemens justes et pesans qui les couvrent dans les pays du Nord. On voit à Rome et à Naples les portefaix et les pêcheurs déployer leurs formes athlétiques teintées par un soleil ardent, et offrir à chaque instant des poses et des contrastes que l'artiste étudie, et qui le familiarisent sans qu'il s'en aperçoive avec la beauté académique. La même chose s'observe par rapport aux draperies. Ce marchand de bonbons, sous le ciel tempéré du Mexique, ne se couvre pas d'une laine grossière et immobile. Un drap souple et léger lui semble un habillement trop lourd, et il l'agite et le place de mille manières pour se soustraire à la chaleur qui l'importune. Si Phidias et Praxitèle eussent vu le jour sous le ciel rigoureux de la Thrace, ils n'auraient pas cherché le type du beau sous les voiles légers et les tuniques humides qui laissent paraître les formes de la jeunesse grecque exercée aux jeux du cirque; mais ils auraient cherché à imiter le poil touffu des brebis qui couvraient les pâtres de l'Hœmus. On voit en effet au Mexique, chez les gens du peuple, une disposition naturelle aux beaux-arts, et presque tous les étrangers se procurent, comme une curiosité, les fleurs, les saints et les vierges de cire que les leperos de Mexico travaillent avec un goût et une correction étonnans pour des gens qui n'ont fait aucune étude.



COSTUMES MEXICAINS.

Marchand de biscuits enveloppé dans un drap de lit.





COSTUMES MEXICAINS.

Jeune femme de Tehuantepec

Capuche de gaze brodée. Juppon collant de cotonnade bleue.

Lith. Royale.

JEUNE FEMME DE TEHUANTEPEC.

L'Asie cite avec orgueil la beauté des Circassiennes, l'Europe celle des Grecques; quant au Mexique, sa Circassie se trouve dans la province de Tehuantepec. La race indienne, qui presque partout offre des traits qui n'ont pas grand'chose d'analogue à ce qui constitue chez nous le beau idéal, paraît s'être anoblie dans cette région favorisée de la nature. *Las Tehuantepecanas* passent pour être les plus belles femmes du Mexique. Leur teint approche souvent de la blancheur des Européennes, mais les roses ne s'y marient point à l'éclat du lis; la pâleur caractéristique des peuples indiens leur ôte ces oppositions de couleur qui ont inspiré le pinceau des Titien et des Rubens. L'ensemble de leurs formes, l'élégance des contours de leur taille généralement élancée, l'éclat de leurs yeux noirs, leurs sourcils arqués qui se joignent sur le front, leur donnent un caractère de beauté qui peut lutter avec celle d'autres contrées, et disputer la pomme de Paris. Si on peut prouver que la race humaine a un instinct, c'est celui des femmes pour la coquetterie. Ces Indiennes habitantes d'un pays baigné des deux côtés par la mer, le possèdent cependant au plus haut degré. La nature leur a appris à faire valoir ce que leurs charmes ont de plus séduisant, et, tandis qu'une gaze adroitement placée ne laisse apercevoir que ce que leurs yeux ont d'expression et suit avec grâce les contours de leur visage, un jupon extrêmement étroit, à ne pouvoir presque allonger le pas, serre leurs hanches, et fait voir une taille élancée et une jambe bien tournée. On pourrait dire encore qu'un autre instinct existe, celui de la médisance, puisqu'il s'attache aussi à la réputation de ces belles Indiennes; mais si l'instinct est aveugle, pourquoi ne croirions-nous pas qu'il se trompe?

NÈGRE DE VERA-CRUZ.

Une chose qui paraît fort singulière à tous ceux qui foulent pour la première fois le sol de la côte Mexicaine , c'est l'espèce de ressemblance ou d'analogie qui existe entre un nègre de Vera-Cruz dans son costume de dimanche et l'arlequin du vaudeville. Cette figure noire , ce chapeau blanc , ce sabre placé en guise de batte , tout cela réuni aux gestes plaisans et comiques des nègres forme un ensemble auquel il ne manque qu'un habit bigarré de différentes couleurs , pour vous transporter dans une scène de carnaval. On se demande , Comment cela peut-il être ? Est-ce le nègre qui est antérieur à l'arlequin ou l'arlequin qui a fourni le moule du nègre ? C'est une question qu'on pourrait soumettre à quelques académies savantes pour exercer leurs méditations. Quant à nous , faisant transition du burlesque au positif , nous dirons que la race des nègres sur le golfe mexicain est supérieure , à celle des indigènes , des métis et des créoles. Les nègres sont robustes , gais et alertes , tandis que la race européenne y est languissante et faible , et se propage avec peine. En général , les races s'améliorent en montant du sud au nord , et se détériorent *vice versa*. Les nègres de Guinée se développent avec avantage au Brésil et à Saint-Domingue , où la chaleur n'est pas si forte qu'au Sénégal. Les Anglais se multiplient prodigieusement et avec avantage aux États-Unis , et même sur le sol glacé du Canada , tandis qu'ils dépérissent à Honduras et à la Jamaïque. Sans les nègres la côte mexicaine deviendrait un véritable désert. Les travaux les plus pénibles , ceux sans lesquels l'homme ne saurait prospérer sont leur partage. Leur force est prodigieuse et leurs formes athlétiques ; mais ils n'oublient pas de se faire bien payer.



COSTUMES MEXICAINS.

COSTEÑO. Nègre des environs de Vera-cruz (Santa Fe)
dans son costumes de dimanche.



COSTUMES MEXICAINS.
Le général Guadalupe Victoria.
Président de la république Mexicaine.

LE PRÉSIDENT DU MEXIQUE.

Lorsqu'une nation secoue le joug d'une oppression étrangère, qu'elle revendique ses droits et que le patriotisme conduit ses armées aux combats, ceux qui bravent la mort et les dangers sur les champs de bataille, reçoivent les marques les plus éclatantes de la reconnaissance de la patrie, et sont appelés naturellement à consolider l'ouvrage qu'ils ont commencé au péril de leur vie. Si Washington le mérita aux États-Unis, Victoria en était aussi digne au Mexique et personne plus que lui ne pouvait inspirer plus de confiance à la nation et offrir plus de garanties à la liberté. Les sacrifices qu'il a faits pour elle, la fermeté qu'il a montrée dans les circonstances les plus difficiles, les épreuves délicates qu'il a soutenues avec l'austérité d'un vrai patriote, les persécutions qu'il éprouva de la part même d'Iturbide qui craignait sa popularité et ses principes, remplacent dans Victoria ces qualités brillantes, dangereuses souvent dans le chef d'une république naissante. La planche ci-jointe représente le président de la république dans son costume de général en chef. Les souvenirs de la guerre sont trop récents pour que l'habit militaire ne soit pas éminemment en honneur; quand une longue paix aura amené le rôle brillant de l'industrie et du commerce, l'habit civil sera plus en vogue. En attendant, tous les employés cherchent de préférence à se revêtir de l'uniforme qui atteste leurs droits à l'emploi qu'ils occupent. L'uniforme français a été si long-temps la devise de la victoire, que presque tous les nouveaux états de l'Amérique l'adoptèrent comme celui qui est en droit d'en imposer à l'ennemi. Au Mexique on a aussi adopté les épaulettes pour les hauts grades, mais on a conservé l'écharpe brodée et le bâton distinctif des généraux en Espagne.

DISPUTE DE DEUX INDIENNES.

Si l'Amérique nous a fait de funestes présens , l'Europe avec ses liqueurs fermentées s'en est vengée largement. L'ivresse , inconnue aux anciens habitans d'Anahuac , multiplie maintenant ses tableaux dégoûtans sur le sol de l'innocence et de la simplicité , et les Indiennes mêmes , entraînées par l'exemple des hommes , dépensent souvent le produit des denrées qu'elles ont vendues au marché à se procurer le petit verre de chinguirito (eau-de-vie tirée de la canne à sucre) dont une petite quantité suffit pour leur faire perdre la raison et les métamorphoser en mégères acariâtres , de douces et timides qu'elles sont naturellement. Les Indiennes portent leurs enfans enveloppés dans une couverture de laine , pièce d'étoffe qui sert également à les coiffer lorsqu'elles vont à l'église et à contenir des fruits ou autre chose qu'elles doivent porter. Dans la chaleur de leur dispute , oubliant quelquefois qu'elles ont donné la vie au fardeau qu'elles portent sur les épaules , on voit ces pauvres créatures ballottées en tous sens , suivre les mouvemens violens d'une lutte et mêler leurs pleurs et leurs sanglots aux cris et aux imprécations de leur mère. Le peuple habitué à ces sortes de scènes , les regarde avec indifférence et quelquefois avec plaisir , et les enfans des villes , héritiers peut-être des préjugés des Espagnols qui considéraient les Indiens comme une race inférieure à l'espèce humaine , croient en les attisant exciter quelque chose d'analogue aux chiens ou aux coqs dont on aime aussi passionnément les combats.



COSTUMES MEXICAINS.

Dispute de deux Indiennes.

Ayant leurs enfans sur le dos dans une couverture nouée sur le devant, selon l'usage du Pays.



COSTUMES MEXICAINS.

Dame élégante à Mexico.

Qui a fait venir la Vierge de faire porter à son enfant l'habit de St François.

JEUNE DAME.

Si une jeune femme , de quelque classe qu'elle soit , se trouve dangereusement malade ou craint pour les jours d'une personne qui lui est chère , elle fait un vœu. Il y a différentes sortes de vœux , il y en a de personnels , de temporaires , de perpétuels et d'extérieurs. La jeune élégante que représente la planche n° 15 s'est trouvée apparemment menacée sérieusement puisqu'elle a fait vœu de faire porter l'habit de saint François à son enfant. C'est d'ordinaire dans les mauvaises grossesses ou dans les couches laborieuses qu'ont lieu ces sortes de vœux. Il est dur au fait pour une mère qui met son orgueil dans l'extérieur agréable de son enfant , de le voir affublé d'une bure grossière , qui contraste par sa rudesse avec les grâces riantes du premier âge. Ces vœux arrachés par un élan d'amour maternel n'empêchent cependant pas que , le danger passé , les penchans du beau sexe ne reprennent leur empire , et qu'une mise élégante , une mantille adroitement croisée , un éventail cent mille fois ouvert et fermé , ne rappellent autour d'une jeune dame mexicaine les amours légers que la piété religieuse avait un moment écartés. Je crois même apercevoir un petit bout de billet qui sort de sa main potelée ; ne faites pas de mauvais jugemens : au Mexique comme à Paris ce n'est que par une innocente curiosité qu'on reçoit des billets doux. On n'aura pas non plus beaucoup de peine à comprendre que l'habit du bienheureux saint François occupe beaucoup moins son enfant que le polichinel qu'il porte à la main , ce qui prouve encore qu'au Mexique comme à Paris la nature l'emporte sur les pantomimes de la société.

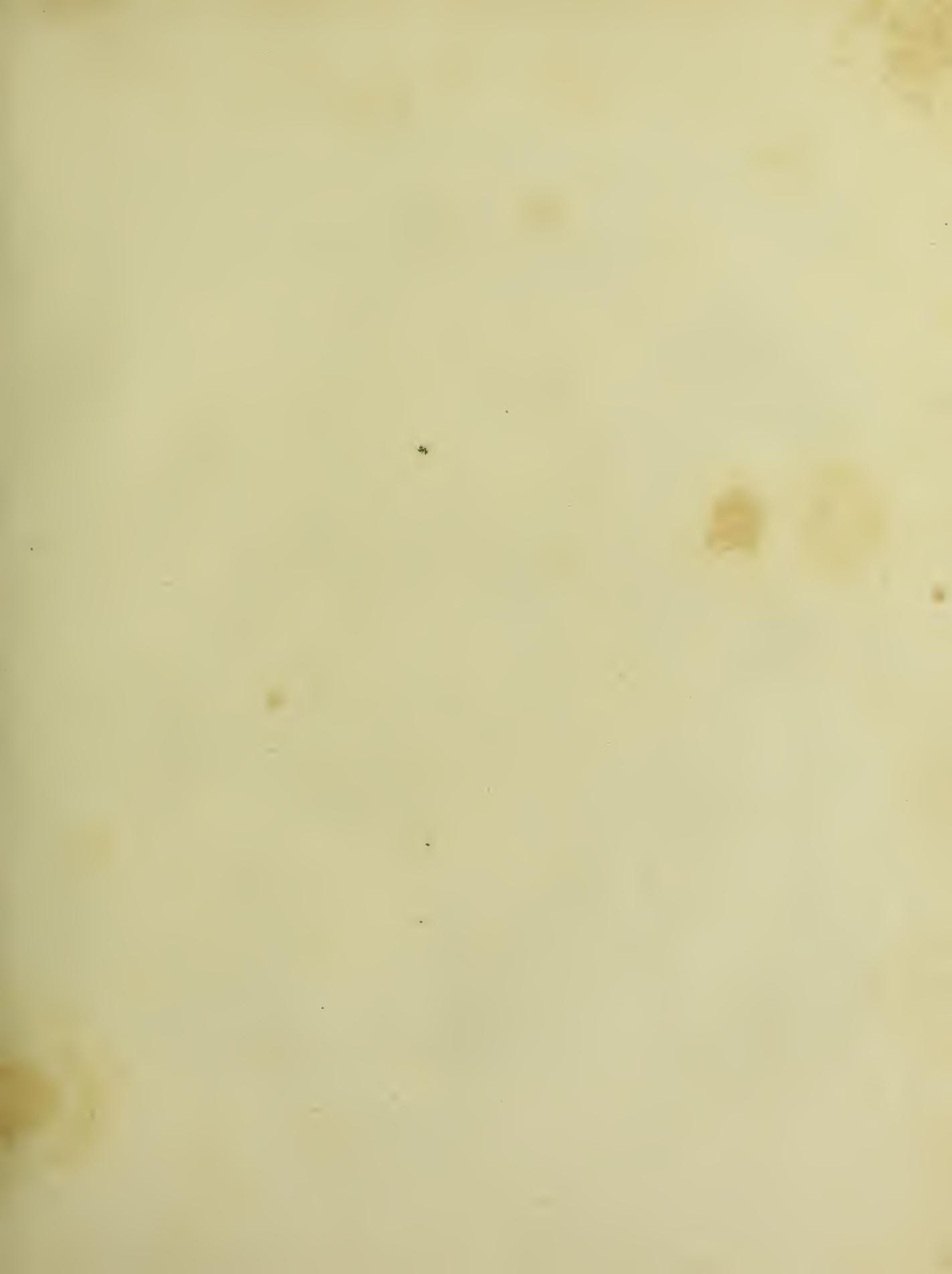
HIDALGO.

La courte mais brillante carrière de Hidalgo, de ce prêtre qui lui seul conçut et exécuta une révolution tendant à élever sa patrie au rang des nations, ne laissa presque pas le temps à ses admirateurs de conserver ses traits pour les transmettre à la postérité. L'auteur ayant mérité la confiance et l'amitié d'un des compagnons de l'infortuné curé de Dolores obtint la faveur de prendre une copie d'un portrait fait en cire qu'il possédait et de le perfectionner sur les renseignements qu'il voulut bien lui donner. Cet esquisse rend donc avec exactitude les traits et le costume du chef de l'insurrection mexicaine, lorsqu'au nom de la religion et de la liberté il appela les descendans de Montézuma à sortir du sommeil de servitude où ils étaient plongés depuis trois siècles. Hidalgo, curé d'un petit village appelé Dolores, de la province de Guanajuato, indigné de la tyrannie des Espagnols qui défendaient aux Indiens de jouir des fruits que cette terre fertile offre en abondance, en les empêchant de cultiver la vigne, crut pouvoir se livrer à ses penchans philanthropiques en introduisant et en encourageant ses paroissiens à entreprendre cette culture. Le gouvernement instruit de cela fit arracher les plans qui commençaient à porter leur fruit. Alors Hidalgo se décida à secouer le joug tyrannique de la métropole. Ses démarches, ses mesures furent si bien prises que les Espagnols n'apprirent que le curé de Dolores était à la tête des indépendans que lorsqu'ils étaient enveloppés de toutes parts par l'insurrection. Ses débuts furent brillans : en peu de temps il se vit à la tête de quatre-vingt mille patriotes et menaça les portes de la capitale. Sans la trahison qui l'a livré aux Espagnols, ses talens et son énergie lui auraient fait conduire à terme une entreprise que ses lieutenans et ses successeurs ne continuèrent pas avec le même bonheur.



Hidalgo.

*(àré des Dolores. Dans son costume de guerre, proclamant l'indépendance du Mexique (Fusille le 1^{er} Août 1811)
d'après un tableau original*





COSTUMES MEXICAINS.
Moine de la Merced en voyage.

MOINE DE LA MERCED A CHEVAL.

Aucun ordre religieux ne s'est tant multiplié en Espagne et en Amérique, si on en excepte les Franciscains, que les moines de la Merced institués pour délivrer de l'esclavage les chrétiens qui tombaient au pouvoir des infidèles. Richement dotés pour ce pieux objet, ils ont cessé de s'occuper des esclaves, ainsi que les Bénédictins de cultiver la terre ; mais ils n'ont pas cessé de jouir de leurs rentes. Cette planche représente un procureur de l'ordre, allant visiter une des nombreuses propriétés de la communauté. Qu'on ne s'étonne point si on lui voit un sabre dessous l'habit religieux. On n'entreprend jamais un voyage hors des portes de la capitale sans avoir la précaution de s'armer. L'état religieux n'en dispense pas non plus. Les routes sont souvent infestées de voleurs, qui malgré leurs scapulaires et leurs chapelets portent une main sacrilège sur les ministres de l'autel, persuadés qu'un collecteur de rentes d'un couvent n'a pas le gousset vide. Si cependant il a le bonheur d'échapper aux sinistres rencontres des voleurs de grand chemin, il n'évitera pas l'importunité des mendiants, qui des environs de l'abbaye le reconnaissent à son costume blanc, et se portent sur son passage. Qu'il ne s'en plaigne pas cependant ; la mendicité est comme un herbe parasite qui entoure les murailles des couvens desquels elle reçoit l'aliment. Les Mexicains conservent encore ces formes d'harnachemens en usage au temps de la conquête. Une cloche de cuir brodé, ciselé, garni d'une frange de chaînes d'acier, couvre les hanches et la croupe du cheval dont les mouvemens se trouvent gênés par là. Les fortes averses du tropique, et les insectes incommodes expliquent peut-être la continuité de l'usage d'un si lourd appareil.

JEUNE FEMME A CHEVAL AVEC UN CAVALIER.

L'absence de routes rend l'usage des chevaux plus commun au Mexique qu'en Europe. Combien de fois ne voit-on pas de jeunes et délicates Anglaises entreprendre à cheval le voyage de Vera-Cruz à Mexico et soutenir avec courage les privations d'une route qui est loin d'offrir les *comforts* qu'elles sont habituées à trouver sur les chemins de Bristol et de Liverpool. Quant aux gens du pays, ceux qui n'ont le moyen que de nourrir un seul cheval, s'ils sont deux y remédient en y montant ensemble. Les dames surtout, soit crainte soit inexpérience, préfèrent s'asseoir sur la selle tandis que le cavalier à califourchon par derrière, dirige les mouvemens du cheval. Les selles d'ordinaire ont une pièce rapportée, qui sert de siège à celui qui monte en croupe. Ainsi l'on voit sur le même bidet la mère et son fils, la femme et son mari, la jeune fille et son amant, passant la main autour de sa taille pour l'empêcher de tomber, et cela pendant plusieurs lieues, sans causer de scandale, car c'est l'usage, et cet usage-là en vaut bien un autre. Ce qui fait de la peine aux Européens, c'est de voir ces pauvres chevaux, qui ne sont pas des plus forts, surchargés d'un double fardeau, entreprendre de longues courses, cachés sous d'énormes harnachemens. Cette planche représente le costume d'un couple de riches campagnards. Le manteau de la jeune dame est le même qu'on a vu dans la planche quatrième, espèce de tunique hermaphrodite qui fait prendre quelquefois le quiproquo lorsqu'il couvre quelque Virago aux traits basanés et masculins. Celui du cavalier s'appelle Xorongo. C'est une pièce de laine oblongue avec un trou au milieu pour passer la tête; elle est tissée à carreaux et à flammes de diverses couleurs éclatantes; on la fabrique principalement à la Puebla de los Angeles.



COSTUMES MEXICAINS.
Manière de voyager des Dames au Mexique.
Armas de Agua, ou couvre-selle de peau de panthère.



COSTUMES MEXICAINS.
Boucher ambulat dans México.

BOUCHER MEXICAIN.

Si on voulait personnifier la paresse et la saleté, on ne pourrait choisir de meilleur modèle qu'un garçon boucher de Mexico, qui porte la viande à ses pratiques. Quoique les rues de la capitale soient larges, droites, horizontales et assez bien pavées, l'usage des chevaux, des voitures, et des mulets y est appliqué aux moindres besoins de la vie, plus peut-être qu'en aucune ville du continent, ce qui prouve que les Mexicains ont une prédilection décidée à se servir d'autres jambes que des leurs. Ce serait un véritable supplice pour un Européen que de parcourir une grande ville toute la journée, assis sur la croupe maigre et saillante d'un vieux mulet, sans pouvoir même étendre les jambes à cause du volume d'un bât ou d'une selle grossière; cependant l'intrépide Lepéro a trop en horreur le mouvement pédestre pour s'y résigner, et enveloppé dans une sale couverture, quelquefois dans un linceul tout taché de sang, il se promène dans les rues de Mexico, et la fumée du cigare qui sort de sa bouche pourrait le faire prendre à quelque imagination exaltée pour un vampire qui se repaît de cadavres, et dont l'haleine embrasée se répand dans les airs. Il faut avouer que les belles Anglaises, type de propreté et d'élégance, qui se trouvent à Mexico, accoutumées à voir les voitures des bouchers de Londres n'offrir rien de repoussant et de sale, doivent avoir été scandalisées à la vue de ce fantôme sanglant. Les mulets servent pour les quartiers de veau et de mouton; quant aux têtes, pieds, etc., on les colporte toutes rôties; ils sont destinés en général à la nourriture des gens du commun. Les pâturages marécageux des environs de Mexico donnent à la viande un goût tant soit peu fade, et les alimens au total n'y sont pas si nourrissans ni aussi succulens qu'en Europe.

BERGER MEXICAIN.

D'immenses distances à franchir, et l'abondance des pâturages sur un sol vierge bien arrosé et échauffé par les rayons d'un soleil perpendiculaire, tout en créant la nécessité de multiplier les chevaux, ont aussi fourni les moyens de les nourrir facilement, et l'on peut avancer que l'Amérique, proportionnellement à sa population, compte plus de chevaux que l'Europe. Le manque de routes ayant rendu inutile l'éducation des chevaux de trait, les chevaux de selle ont eu le privilège de couvrir le pays, et d'exploiter cette nature prodigue; et depuis le riche propriétaire jusqu'à l'humble gardien de ses troupeaux, les Mexicains des campagnes ne se servent guère de leurs jambes, mais vaquent à leurs moindres affaires toujours montés sur leurs fidèles coursiers. Il est curieux de voir entrer journellement dans la capitale de nombreux troupeaux de moutons, guidés par deux ou trois bergers à cheval, qui de leur longues chambrières atteignent les brebis qui s'écartent des autres et les poursuivent en décrivant mille détours si elles s'obstinent ou se refusent à suivre la route ou le sentier sur lequel on les pousse. La grande habitude des gens de la campagne de se tenir constamment à cheval, rend la cavalerie mexicaine supérieure à celle des Espagnols, surtout dans une guerre de partis comme celle qu'elle a soutenue pour conquérir l'indépendance.



BERGER MEXICAIN .



COSTUMES MEXICAINS.

Ranchero Mexicain, enlevant un officier du front de son bataillon avec le lazo (nœud coulant) historique.

CRÉOLE A CHEVAL JETANT LE NOEUD COULANT.

Amour sacré de la patrie, c'est toi qui enfantes les prodiges de la vertu et du courage. Noble enthousiasme, élan généreux, tu élèves l'homme à l'égal des Dieux, d'un pâtre tu fais un héros, et du fer destiné à ouvrir le sein de la terre, tu façannes le glaive qui porte la terreur au cœur des tyrans. Le fanatisme aveugle peut pousser l'Arabe du désert devant les bataillons hérissés de fer et de feu, mais une illusion plus puissante que la vérité l'entraîne au danger, une récompense immense lui sourit, les houris célestes l'attendent s'il périt dans le combat; mais le patriote qui brave la mort pour donner la liberté à son pays, se dévoue à ses semblables, nul prix personnel ne l'encourage si ce n'est celui qu'il trouve dans la conscience même de son sacrifice. S'il tombe, s'il meurt, sa récompense ne l'accompagne pas. Il la laisse sur la terre, gravée sur quelque pierre ou dans le souvenir de ses concitoyens. Nul égoïsme ne ternit l'éclat de son action. Le sentiment du joug qui l'opprime est son aiguillon, et le désir de la liberté lui donne des ailes. Ce créole mexicain, ce simple habitant des campagnes, rempli d'idées naturelles voit des soldats étrangers fouler le sol de son pays pour l'asservir; son cœur se gonfle et s'enflamme d'une juste indignation, il ne compte pas le nombre de ses ennemis, il ne consulte pas la bonté de ses armes : le même nœud qu'il lance aux taureaux sauvages pour enlever leur dépouille lui servira au besoin. Son coursier de noble race d'étalons andalous comprend sa haute mission et dévore le sol de sa course rapide. Déjà il atteint le front des ennemis, il enlève un chef, et le traîne attaché à la corde fatale parmi les siens. En vain une grêle de plomb meurtrier siffle à ses oreilles, la mort étonnée n'ose atteindre le héros. Sa bravoure téméraire reçoit le prix de la réussite. C'est le seul qu'il ambitionne. Satisfait d'avoir payé sa dette à la patrie, il se retire dans son humble ferme, et anime par ses récits la jeunesse qui l'écoute à imiter son exemple.

INDIEN APACHE.

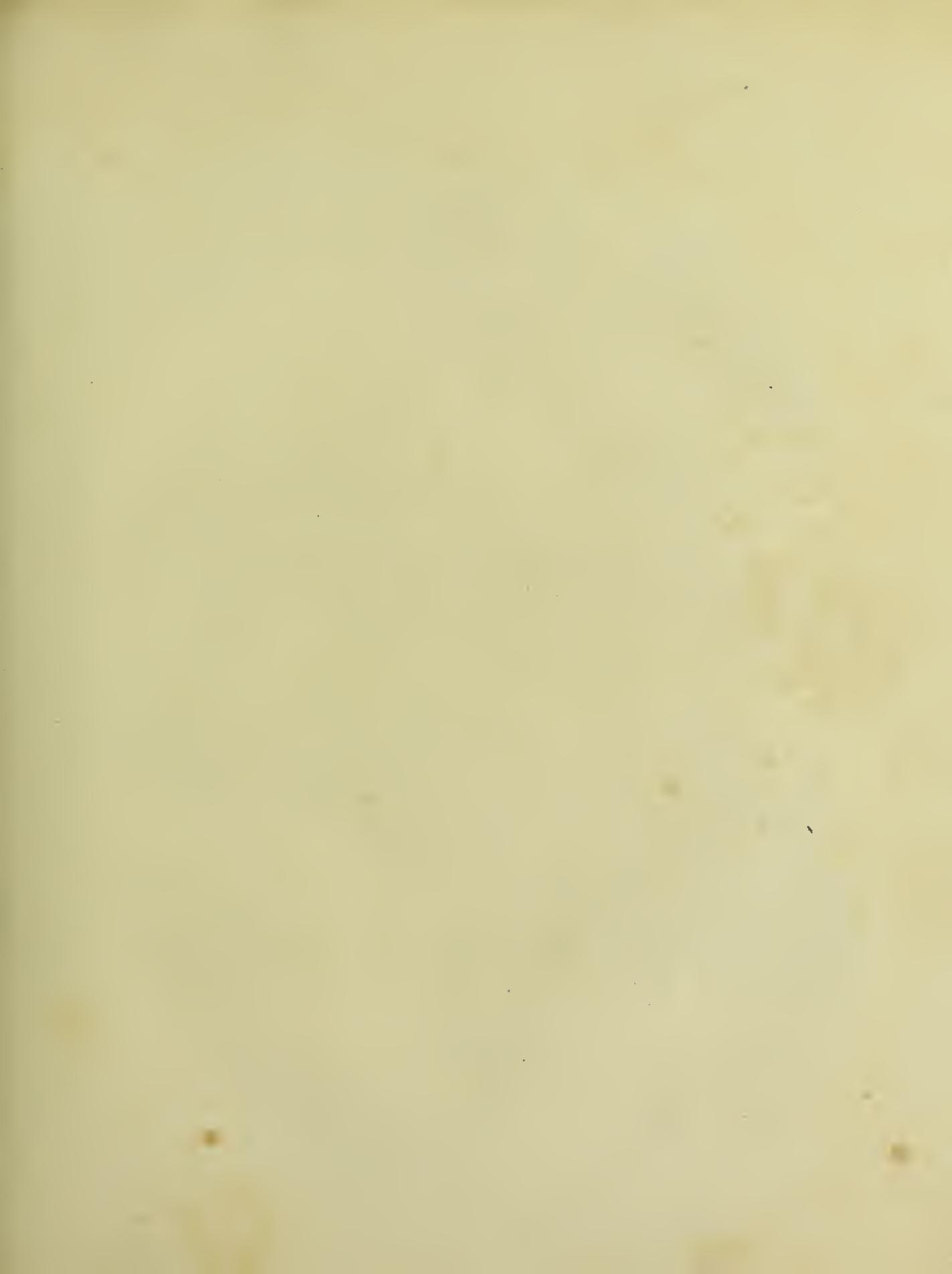
Les provinces du nord du Mexique, les deux Californies, la nouvelle Biscaye, le nouveau Mexique, sont sujets aux invasions des Apaches sauvages. Ces terribles indigènes, poussés de vallée en vallée par la supériorité des armes européennes, ont fini par trouver dans les climats rigoureux où ils se sont réfugiés l'énergie nécessaire pour se venger des usurpateurs de leur patrie. Attaquant à leur tour les Espagnols établis sur leurs frontières, c'est aux dépens de leurs nombreux troupeaux qui remplacent les ressources douteuses de la chasse, et c'est en enlevant les chevaux castillans, qu'ils parcourent les vastes Savannes du nord, et fondent inopinément sur les fermes isolées pour chercher du butin. La race des Apaches est à peu près la même que celle qui peuple les bords du Missouri, et qui aura bientôt disparu des bords de la Delaware et du Moawks. Ils diffèrent des Indiens civilisés du Mexique, par leurs traits durs, leur nez aquilin et la conformation du front. Un des Caciques les plus influens de ces tribus se présenta à l'empereur Iturbide en lui offrant le secours de quatre-vingt mille guerriers disposés à reconquérir avec lui l'indépendance d'Anahuac. Iturbide refusa de semblables alliés, qui probablement auraient cherché à régler d'autres comptes avec le héros créole. Le costume des Apaches, comme celui des Osages et des Pawnies, consiste en une couverture de laine, des pantalons de peau de chevreuil, des Mocassines, un bandeau sur le front, des ornemens, des colliers et des bracelets. Leurs armes sont l'arc et les flèches, et la lance qu'ils commencent à remplacer par des armes à feu.



COSTUMES MEXICAINS.

Cacique Apache

des bords du Rio Colorado dans la Californie.





COSTUMES MEXICAINS.
Miliciens provinciaux de Guazacualco.
Les oreilles des chevaux sont rongées par les garapatas.

MILICIEN DE GUAZACUALCO.

Le peu de sûreté qu'offrent les ports actuels de la côte atlantique des états-unis mexicains, a décidé le gouvernement à reprendre le projet conçu par les Espagnols de choisir l'emplacement de Guazacualco comme point militaire et commercial ; Guazacualco n'est ni un bourg ni une ville, ce n'est qu'une caserne, un petit fort, et quelques mesures pour les douaniers, mais la rivière qui coule tout près est une des plus considérables du Mexique, et navigable à vingt lieues dans l'intérieur des terres. Sa barre est la moins variable du golfe, elle a de dix-huit à vingt pieds de profondeur, ce qui la rend propre à recevoir les gros bâtimens du commerce. Ces avantages sont balancés par le désagrément du climat. Guazacualco est situé à quarante lieues au sud de la Vera-Cruz, la chaleur y est presque aussi forte qu'au Sénégal; le sol, vierge et couvert de forêts où l'homme n'a jamais pénétré, produit et nourrit toutes sortes d'insectes, et leur incommode persévérance suffit pour éloigner l'homme le plus déterminé à exploiter la fertilité du terrain. Voyez ces chevaux dont les oreilles tombent desséchées. Les garapatos, espèce d'araignée tenace et écailleuse, s'attachent à tout être vivant, et préfèrent surtout se nicher dans les oreilles des chevaux qui n'ont pas le moyen de les écarter. La rivière est peuplée de caymans, ses bords de tigres et de jaguars. Le commandant ingénieur chargé des travaux du nouveau port, et d'une route qui doit traverser le pays dans sa moindre étendue jusqu'à Jehuantepée sur l'Océan Pacifique, est maintenant D. François Uccelli Italien, et ancien commandant du génie sous Beauharnais. Proscrit d'Italie pour opinion politique, il s'est réfugié au Mexique où le gouverneur appréciant les talens et les malheurs d'un officier distingué l'a chargé de cette honorable mission.

CHEVAU-LÉGERS MEXICAINS.

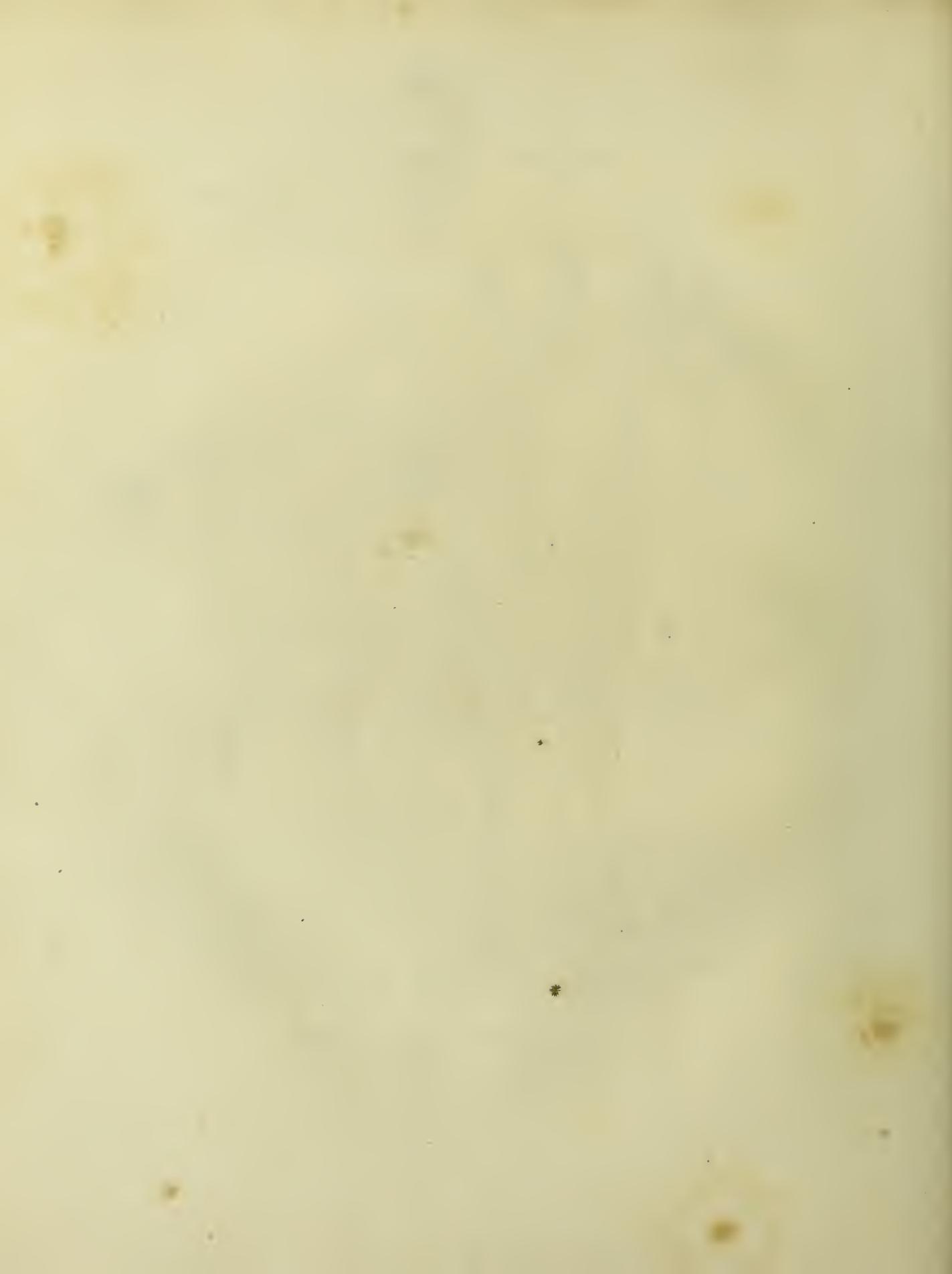
On aura pu remarquer ci-devant un dragon appuyé sur son cheval, avec un chapeau rond à grands bords entouré d'une bande de toile blanche. Comme on a voulu donner aux nouvelles troupes une physionomie tout européenne, le chapeau rond a été remplacé par un casque de forme grecque ou soi-disant telle. Il y a quelque chose dans les mœurs locales qu'on ne change pas sans inconvénient, car ces mœurs, ces usages ou ces costumes sont analogues aux circonstances du climat ou du sol, où on le remarque. Le soleil sous le tropique étant perpendiculaire, les larges bords d'un chapeau rond garantissent à peu près les épaules et le corps de ses feux les plus brûlans; lorsque la saison des pluies périodiques commence, les chapeaux à grands bords servent en quelque sorte de parapluie, tandis que le casque par sa forme élégante et guerrière plaît davantage à l'œil, il est vrai, mais laisse couler l'eau le long des oreilles qui restent découvertes; il est plus pesant et s'échauffe davantage à la chaleur du jour. Ces considérations néanmoins n'ont pas fait renoncer les chefs du corps de cavalerie à la petite vanité qui leur faisait adopter le casque, et au grand déplaisir des soldats les nouveaux régimens ont mis à la réforme les vastes chapeaux sous lesquels se cachaient leurs figures bronzées. Les régimens de cavalerie se ressentent dans leur tenue de l'influence anglaise. Les uniformes ont été confectionnés en Angleterre par des arrangemens pris par le général Michelena avec la maison Barclay. Soixante et dix mille fusils, un nombre proportionnel de carabines, de pistolets et tout ce qui concerne l'équipement et l'ornement des troupes ont représenté en grande partie le capital du premier emprunt négocié à Londres par ledit général. La force effective de chaque régiment de cavalerie est de 600 hommes, dont le tiers forme le dépôt et le reste est disponible ou en expédition.



COSTUMES MÉXICAINS.

Lancier Méxicain.

nouveau costume.



SERENO-WATCHMAN.

Les longs crépuscules de nos étés, les courtes journées de nos hivers sont inconnus au Mexique placé au-delà du Tropic. La lumière et les ténèbres se partagent presque également les jours, et lorsque six heures du soir sonnent, que le bronze des églises annonce l'instant de la prière, et que les pieux Mexicains découvrent leur tête avec dévotion, prêts cependant à assassiner celui qui ne se conformerait pas à leur dévote pratique; de tous les quartiers de la ville les Serenos se rendent à l'hôtel de la municipalité et rangés en bataille présentent un front de cent lanternes au moins pour passer à l'inspection de leurs chefs et en recevoir les instructions. Leur mission comme celle des watchmen de Londres est celle de crier l'heure et d'annoncer le bon ou mauvais temps, de donner l'alarme en cas d'incendie, d'accompagner chez eux les étrangers égarés ou ceux à qui l'ivresse a fait perdre la raison, enfin d'arrêter ceux qui troubleraient la paix publique et de les amener au corps de garde jusqu'à plus ample information. On ne peut nier que l'institution ne soit bonne, et digne d'être adoptée dans les pays où elle manque. Le Sereno de Mexico, pour conserver même dans son ministère cette teinte religieuse dont les Espagnols ont coloré la moindre de leurs actions, prélude par un lugubre *Alabado sea Dios y n^o Señora de Guadalupe*, (Dieu soit loué et Notre Dame de Guadalupe), à l'annonce de l'heure et du temps qu'il va signaler. Sa voix monotone retentit dans le silence de la nuit, et le philosophe pourrait calculer que d'effets divers ce réveil produit selon qu'elle pénètre dans l'alcôve de l'ambitieux prêt à conspirer contre la patrie, de l'avidé négociant dont les trésors remplissent le cœur de remords et de soucis, et du couple heureux qui s'est endormi dans l'ivresse de la volupté. Une vieille hallebarde rouillée est l'arme ostensible des Serenos de Mexico, cependant le peu de cas que le bas peuple fait des magistrats civils les oblige à en avoir d'autres d'un effet plus sûr ainsi qu'un chien, fidèle explorateur de tout danger nocturne. Voyez la pl. 25.

SERVANTE INDIENNE.

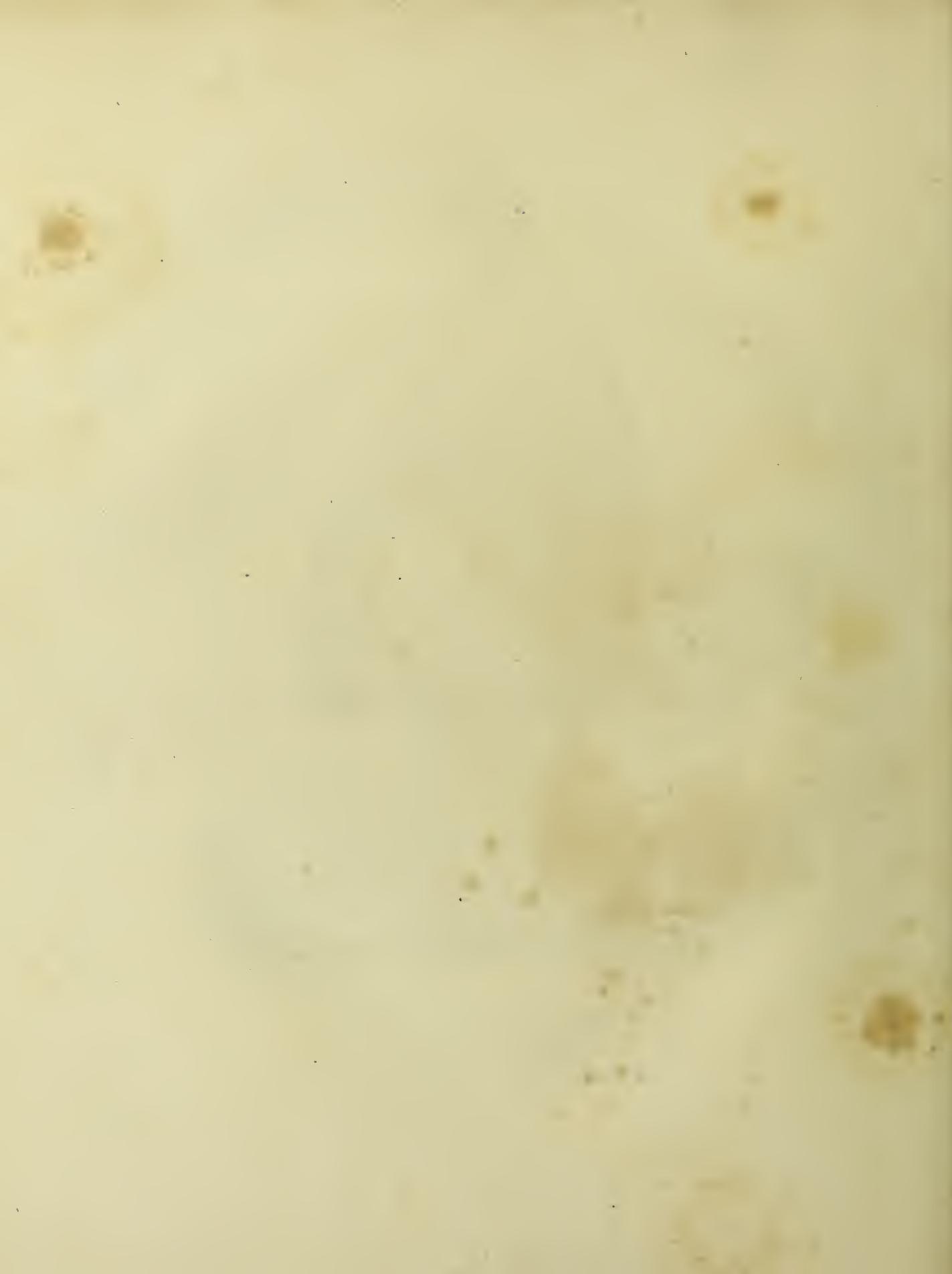
Malgré l'apparente soumission des Indiens, je crois qu'il faut attribuer à un fonds caché d'antipathie le système qu'ils semblent avoir adopté de ne point cohabiter avec les Espagnols. Près de chaque grande ville il y a un bourg ou un village exclusivement composé d'Indiens. Ils semblent être là pour les besoins et le service des citadins. Le village fournit à la ville tout ce qui exige un travail pénible; comestibles, fourrages, combustibles, tout cela arrive sur les épaules des indigènes. Dans toutes les bonnes maisons on tâche d'avoir *una Indita* une jeune Indienne pour les choses les plus essentielles du ménage, comme puiser l'eau, faire la lessive, avoir soin des enfans, etc. Elles s'acquittent de leur tâche d'une manière qui annonce peut-être une intelligence bornée, mais toujours plus de loyauté qu'on n'en trouverait chez des domestiques créoles. Les Indiens ont des mœurs beaucoup plus simples que les Espagnols. Ils ne se livrent pas au jeu avec autant de fureur, et ils ne partagent point avec le bas peuple des villes ce penchant au vol qui le caractérise. Ils sont doux et timides; peut-être aperçoit-on que cette timidité tient à la conscience de leur esclavage et de l'infériorité politique dans laquelle ils sont tombés. Les souvenirs de leur ancien état ne sont pas encore tout-à-fait perdus chez eux, et malgré qu'ils se soient convertis au christianisme, il reste assurément au fond de leur cœur un attachement caché aux Dieux auxquels la force plus que la persuasion les a fait renoncer. Quand M. Bulloc obtint du gouvernement actuel la permission de déterrer l'ancienne pierre des sacrifices du Dieu de la guerre, celle où l'on versait le sang des victimes, on vit arriver à la capitale beaucoup d'Indiens des environs et surtout des femmes qui y jetaient des fleurs. La prudence conseilla alors au gouvernement de ne plus laisser à la vue du public un objet qui réveillait de telles réminiscences, et maintenant elle est dans la cour de l'université, entourée d'une palissade près de Mexico. La pl. ci-jointe représente une servante indienne de Jambaya. La tunique appelée Guepil qui la couvre est d'une étoffe grossière de laine, assez ressemblante à quelques-uns de nos tapis pour le tissage et le dessin.



COSTUMES MEXICAINS.

Servante Indienne

Gnepil. Tunique de laine ouvree en fleurs.





COSTUMES MEXICAINS.
Officier de Dragons.
Nouveau Costume

OFFICIER DE DRAGONS.

Les élèves de l'école guerrière que Napoléon avait fondée, ne sachant pas se résigner à sa chute, se répandirent dans toutes les parties du globe, où ils crurent que la gloire et la liberté indivisibles dans leur esprit allaient encore leur sourire. Les bords de la Plata, les déserts de la Colombie, les coteaux du Péloponèse, les montagnes de la Catalogne ont reçu l'empreinte de leur course vagabonde, quand ce n'a pas été celle de leurs ossements. Mais le même esprit de liberté conquérante, le même sentiment d'indignation, d'espérance déçue, d'ambition trompée, de mécontentement politique a réuni aussi sous quelques drapeaux des hommes qui s'étaient battus dans des rangs opposés pendant plusieurs années. Ainsi au Mexique, à côté des vieux guerillas espagnols, vous trouvez dans le même bataillon un Bordelais républicain et un mameluck de la vieille garde. Beaucoup de ces hardis aventuriers périrent dans la malheureuse expédition du jeune Mina qui au commencement d'une brillante carrière fut surpris et fusillé par les Espagnols. Malgré tous les genres de dangers, malgré les mille aspects que la mort a pris pour les surprendre, quelques-uns de ces vaillans compagnons d'armes du plus grand capitaine du siècle existent encore dans l'armée mexicaine, et au service de la république à laquelle ils ont voué leurs connaissances militaires. C'est à eux en grande partie que l'armée doit ce goût dans la tenue qui la caractérise. La pl. qui suit est un croquis d'après nature du comte Stavoli de Parme, major de dragons aux Mexique. Ce jeune homme, après avoir fait la campagne de Russie comme officier dans le 26^{me} de chasseurs, rentré dans son pays, n'y retrouvant qu'amertume et humiliation, franchit les mers et alla se ranger sous les drapeaux des Indépendans. Iturbide remarqua son courage et sa force et le nomma capitaine dans sa garde. Après sa chute Stavoli soutint le parti démocratique contre les modérés et se défendit pendant trois jours avec 70 hommes qui lui étaient restés contre 2000 avec lesquels le pouvoir exécutif l'assiégeait. Obligé de céder et condamné à mort, au moment d'être fusillé il dut sa grâce à sa jeune et intéressante épouse, qui se jetant aux pieds du congrès national, parvint à lui sauver la vie. Exilé à la Louisiane, il rentra sous les auspices du gouvernement actuel, estimé de ses nouveaux concitoyens, et chéri de ses soldats.

REGIDOR.

La constitution mexicaine, tout en empruntant aux États-Unis du Nord de l'Amérique le système républicain, a conservé pour son organisation intérieure et réglementaire tout ce qu'elle a cru pouvoir adopter de la constitution espagnole. Comme celle-ci elle a malheureusement maintenu le déplorable article qui proclame la religion catholique la seule et véritable, et exclut et prohibe l'exercice de tout autre culte. Ce que des circonstances toutes particulières rendaient peut-être excusable en Espagne est tout-à-fait déplacé dans un pays qui a besoin de peupler ses vastes provinces, d'abattre d'immenses forêts et de mettre sa population au niveau de son étendue. Quant au régime municipal qui était ce qu'offrait de mieux la constitution des cortès, il se pourrait qu'il fût un peu précoce dans un pays qui sous certains rapports est moins avancé en civilisation ou du moins en éducation politique que l'Espagne. La grande étendue du territoire rend les vexations que se permettent certains alcades et régidors (officiers municipaux), difficiles à éviter. Les alcades des villages ont encore à leur disposition le *cepo*, peine afflictive par laquelle on punit l'insubordination ou certains délits légers. Ce *cepo* n'est autre chose qu'une grande poutre où il y a un trou dans lequel on fait entrer la jambe du prévenu qui reste emprisonné dans une attitude gênante jusqu'à expiation de sa faute. Il est facile d'imaginer que souvent la passion et l'arbitraire se mêlent de ces corrections. Quoiqu'il en soit, la municipalité de Mexico dont la pl. ci-jointe offre un membre appelé régidor, est une puissance qui représente l'élément démocratique de la capitale. Quoique les anciennes traditions du gouvernement royal entrent pour beaucoup dans ses déterminations, quoique le gouverneur de la ville exerce une grande influence sur lui, le nouveau *ayuntamiento* (municipalité) a cru devoir renoncer à la grande écharpe rouge espagnole et adopter un costume à la fois plus élégant et moderne. Peu-à-peu les conséquences du nouveau système ne s'arrêteront pas à l'enveloppe extérieure, mais elle modifieront aussi les idées. C'est alors que la lutte des pouvoirs agitera la société et fera jaillir ces talens, ces énergies, ces ambitions mêmes qui animent la vie des républiques et font de leurs histoires non celle d'un conquérant ou d'une dynastie, mais celle des nations et des hommes.



COSTUMES MEXICAINS.

Regidor.

Membre de la Municipalité de Mexico. (nouveau costume.)





COSTUMES MEXICAINS.

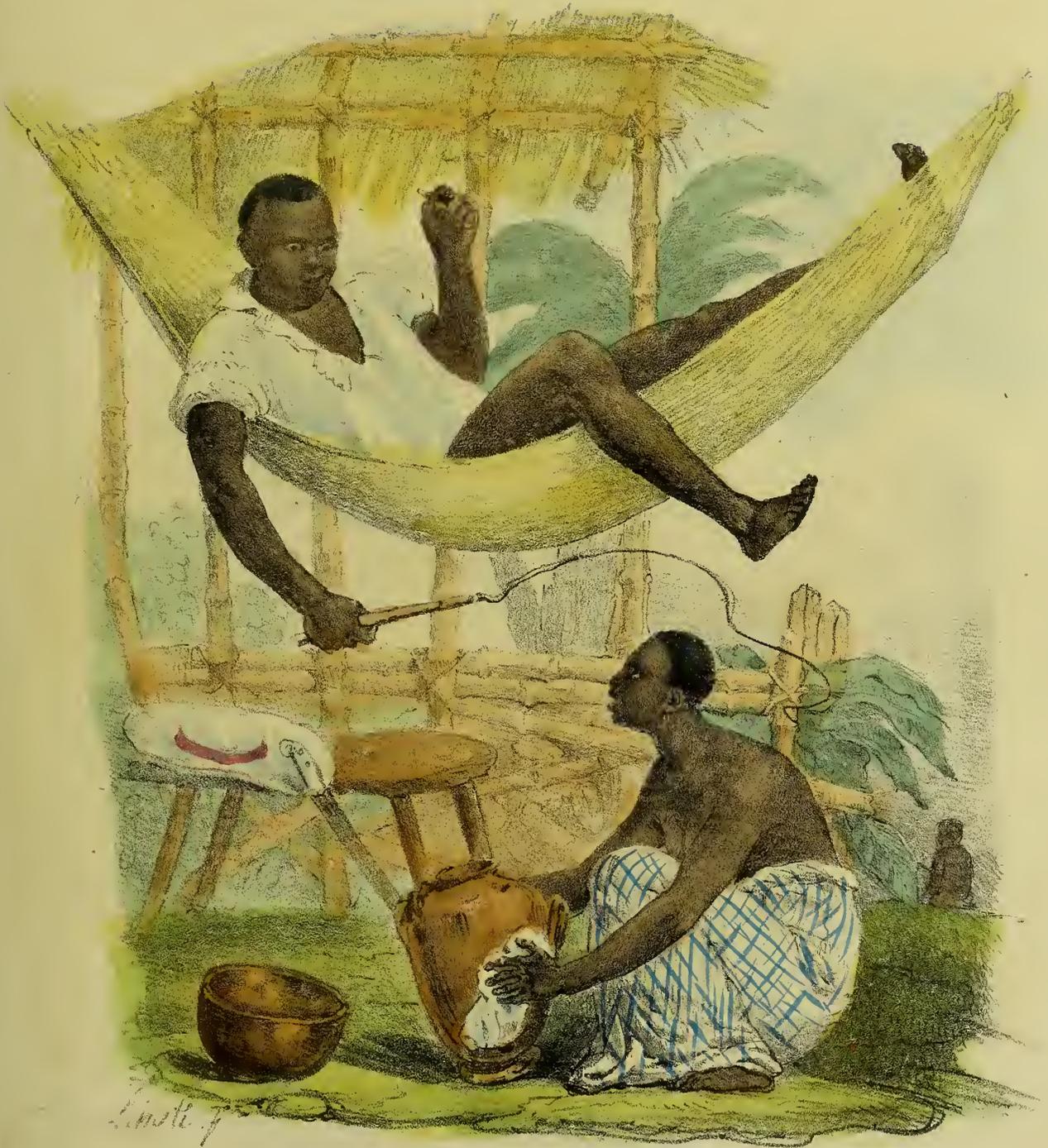
Jeune fille de Palenque.
dans la province de Yucatan.

JEUNE FILLE DE PALENQUE.

Les provinces méridionales du Mexique sont peuplées d'une race d'hommes qui par ses traits, ses costumes et ses monumens paraît descendre d'une autre race que celle des Aztèques et avoir peuplé antérieurement à ceux-ci les plateaux d'Anahuac, d'où ils auraient été refoulés vers le midi. En Amérique comme en Europe la trace des migrations est du nord au midi. Les femmes indigènes de Tehuantepec, du Yucatan, de Guatemala et celles surtout des environs de Palenque offrent des traits plus réguliers, un teint parfois clair, et un costume qui rappelle quelque chose de celui des anciens Égyptiens et des Phéniciens. Quelques savans prétendent trouver dans les bas-reliefs et les nombreux monumens indiens qu'on déterra au Palenque des traditions de l'architecture phénicienne et se plaisent à y puiser des argumens pour prouver que la race humaine n'a eu qu'une seule et unique origine et que les fils d'Adam ont peuplé toute la terre. Quoi qu'il en soit de ces opinions, qui sont basées sur des restes d'antiquités trop peu connus et trop peu examinés, il est de fait que les monumens palenquiens appartiennent à une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Aztèques et des peuples du nord. La belle collection des dessins recueillis par M. de la Tour Allard de la Louisiane peut en faire foi. Les ruines de Mictla et celles du Palenque et d'autres points des provinces de la Chiapas, de Yucatan et d'Oaxaca attestent l'existence d'un peuple puissant et nombreux qui a presque disparu de la surface du globe. Autour des tombeaux d'une nation qui n'est plus, la nature déploie en silence son luxe solitaire, et l'aigle blanc et le casoar planant sur des forêts impénétrables, guettent du haut des airs le reptile venimeux qui doit périr dans leurs serres. La liste de ces dangereux habitans des solitudes méridionales est très-longue et très-variée. Le serpent à sonnettes, le scorpion de la grosseur des lézards, le coraillo aux couleurs éclatantes et à la morsure mortelle, le métate qui ressemble à un long caillou, et beaucoup d'autres dont les noms indiens sont difficiles à retenir semblent s'être emparés de ce sol humide et ombragé, pour en interdire l'accès aux avides recherches des hommes. Des bois précieux encore inconnus en Europe s'élèvent dans ces régions, et il est à désirer que des routes nouvelles les traversent bientôt, pour offrir au commerce les trésors nombreux et variés qu'elles recèlent.

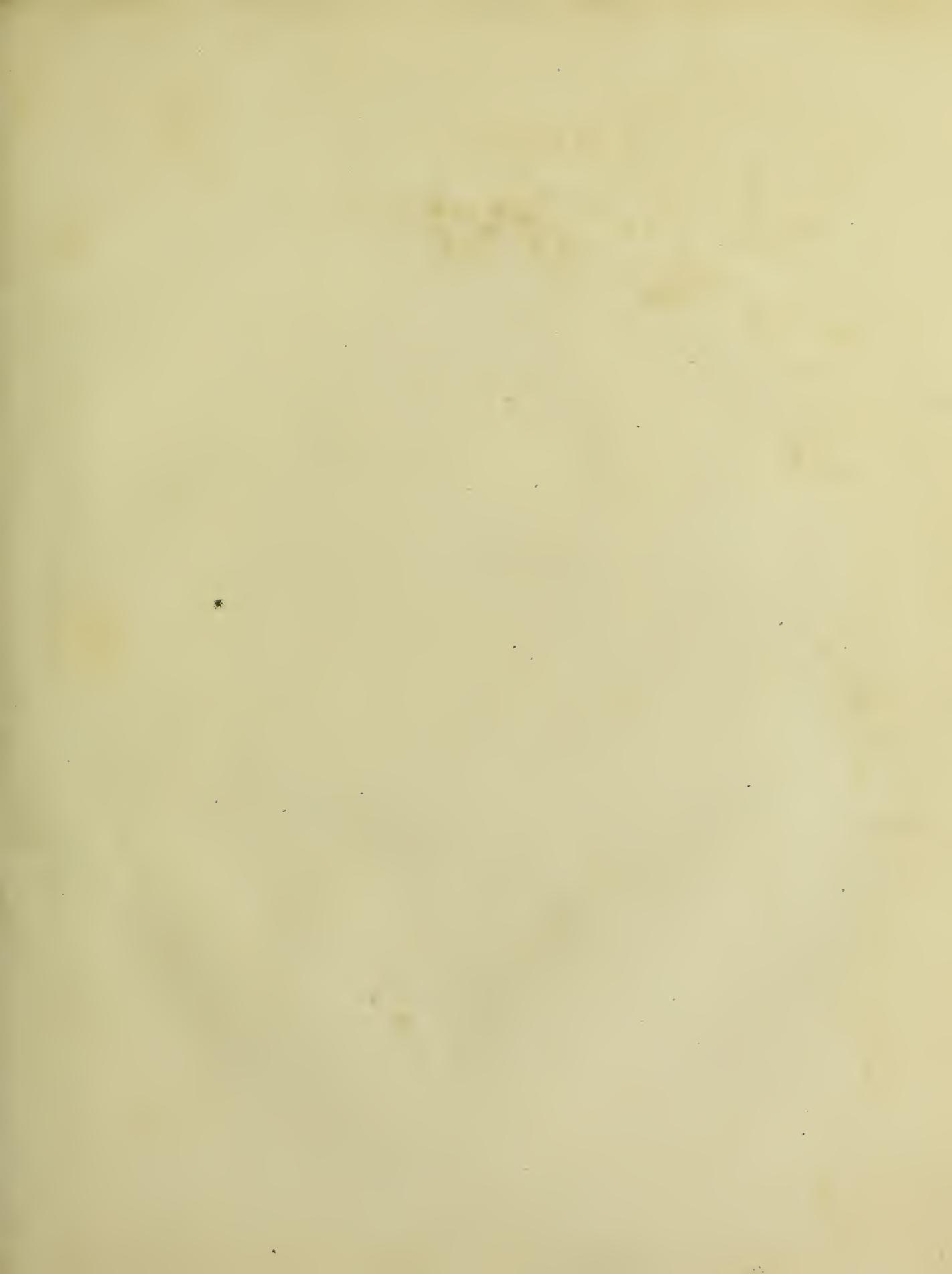
NÈGRE ÉTENDU DANS SON HAMAC.

Ce n'est pas seulement en Europe qu'il y a des maris qui battent leurs femmes; il y en a partout; ce n'est pas un trait caractéristique d'aucune nation. Le fort est toujours tenté d'abuser de sa supériorité sur le faible. La passion décide un acte de violence, cela n'est pas bien, mais c'est dans la nature. Ce qui cependant offre un caractère particulier et local c'est la femme russe qui pleure quand son mari la bat pas, et croit n'en plus être aimée, c'est le nègre libéré qui, se balançant mollement dans son hamac de feuilles d'aloès, se prémunit d'un long fouet pour réveiller l'activité de sa compagne pour qui il réserve toutes les peines du ménage. Il est vrai que tous les nègres n'en agissent pas ainsi, mais un ou deux qu'on en ait remarqués donnent le droit à un observateur d'en tirer des conséquences importantes et de les consigner dans la description d'une contrée. Rien ne fait plus d'honneur à l'époque actuelle que le triomphe presque complet qu'elle vient d'obtenir pour les droits de l'humanité outragée dans l'infâme trafic des nègres. Cependant si le blanc ne doit pas s'arroger le droit de vendre ses semblables comme un vil bétail et de les condamner à l'esclavage et au fouet, il faudrait aussi qu'il se servît de sa supériorité pour empêcher que le nègre libéré n'abusât pas d'un bienfait qu'il vient de recouvrer, et qu'abandonnant la culture de ses champs, il créât des déserts sur les pas de la civilisation, ni que la malheureuse négresse essuyât de son époux ces rigueurs auxquelles il vient d'échapper. Cela n'est pourtant que trop vrai. Soit à la Jamaïque, soit à Saint-Domingue, soit sur la côte du Mexique les nègres généralement ne se montrent pas trop dignes de la noble égalité à laquelle on les élève. Leur paresse, leurs champs incultes, leur misère, ont fourni aux antagonistes de leur émancipation, des points de comparaison avec le bien-être des nègres esclaves de la Jamaïque, de la Havane et de la Louisiane. Devons-nous chercher le motif de ces différences dans des causes factices, accidentelles, historiques, dans les lois, dans la religion, ou bien existe-t-il dans l'espèce humaine des conformations incapables de s'élever au sommet de la civilisation; destinées à ramper dans la sphère de la médiocrité, et pour qui la tutelle et la dépendance soient des nécessités? Ce n'est pas dans cette page que l'on peut résoudre de si hautes questions, mais il est toujours bon de les poser.



COSTUMES MEXICAINS.

Nègre d'Alvarado étendu dans son Hamac, faisant travailler sa femme.





Pinetti.

COSTUMES MEXICAINS.

Frayle Camilo.

Moine qui assiste les criminels avant l'exécution.

FRAYLE CAMILO.

La république mexicaine n'a pas encore osé réformer cette multitude de célibataires blancs, noirs, gris, pies, de toutes couleurs enfin, qui l'encombre à l'instar de la mère patrie. Si quelque communauté religieuse a été supprimé, on en est redevable à la constitution espagnole, et aux décrets des Cortès qui ont momentanément eu quelque action en Amérique, car autrement les autorités nationales auraient cru prendre une mesure impopulaire, en troublant le repos des heureux Cénobites. Mais en voyant un homme enveloppé dans un vaste manteau noir jeté nonchalamment sur une épaule, à son regard rembruni par l'ombre d'un grand chapeau oblong, à la croix rouge qui se remarque sur le fond obscur de sa draperie, vous croyez peut-être rencontrer encore un de ces terribles agens de l'antique inquisition espagnole, et un souvenir mêlé d'horreur vous retrace les scènes sanglantes de cet odieux tribunal. Eh bien vous vous tromperiez, ce moine est un philanthrope, du moins par son institution. Sa mission est d'accompagner le criminel au lieu de son exécution, de réveiller les remords et le repentir dans son ame endurcie, et de lui prodiguer les consolations de la religion, en ouvrant son cœur à l'espérance du pardon. Il faut avouer que ce pénible ministère est fréquemment nécessaire dans un pays où l'ignorance et la superstition multiplient les crimes. Les lois espagnoles sont très-peu sanguinaires, ou du moins, si elles admettent dans plusieurs cas la peine de mort, la procédure en est si longue, les preuves nécessaires si difficiles à recueillir, que beaucoup de malfaiteurs et d'assassins reconnus languissent pendant de longues années dans les prisons, avant que leur sentence soit prononcée. Le gouvernement actuel voulant se délivrer d'une effrayante quantité de voleurs de grands chemins dont la guerre de l'indépendance avait peuplé les provinces, publia un décret à dater duquel tout voleur de grands chemins qu'on arrêterait serait jugé par une commission militaire, et exécuté sur-le-champ. Outre que ces excessives rigueurs n'atteignent pas toujours le but qu'on se propose, celle-ci a eu l'inconvénient d'offrir au peuple un sujet de compassion pour le criminel qui payait de sa tête, et sans délai, quelquefois un premier attentat, tandis que d'autres, coupables de mille atrocités antérieures au décret étaient sûrs de traîner encore long-temps leur existence dans la prison où ils étaient enfermés.

MENDIANT.

Un des fléaux dont l'Espagne a fait présent au Nouveau-Monde est la mendicité. Ce patronage que la misère et l'indigence trouvent dans la chaire des églises, en attachant un juste prix à la charité, en dirige mal l'emploi et popularise le métier de demander l'aumône d'une manière fort particulière, car le mendiant offrant l'occasion au riche de faire une œuvre méritoire, croit exercer une profession utile, celle de ne rien faire sur la terre, en aidant les autres à monter au ciel. Mexico, comme Naples et Madrid, fourmille de pauvres importuns; toutes les maladies les plus dégoûtantes, les difformités les plus repoussantes, vous assiègent et vous poursuivent dans les lieux public, dans les cafés, dans les églises, comme un argument puissant pour livrer l'obole et soulager les souffrances humaines. Tantôt c'est une femme voilée au coin d'une rue, dont le nouveau-né mort ou vivant, vrai ou postiche, est étendu à ses pieds. Tantôt c'est un vieillard qu'on traîne dans une brouette, pour attester sa paralysie, tantôt c'est un aveugle qu'on porte sur les épaules, ainsi que l'indique la planche ci-jointe. Quoique cet impôt trop multiplié ne parvienne à arracher qu'une faible offrande, cependant l'importunité, les couvens, les maisons des nobles, etc., fournissent un ample revenu à un nombre très-considérable d'oisifs, et font pulluler cette vermine de la société, que les nations civilisées sont presque parvenues à extirper par des établissemens d'une sage et utile bienfaisance. Mexico est aussi inondé d'un essaim de crieurs publics de billets de loterie, et de colporteurs de pamphlets qui vous étourdissent de l'aube du jour jusqu'au soir par leur immoral trafic. La loterie n'est pas nationale ni réservée au gouvernement : la plupart sont instituées pour l'entretien de quelques confréries religieuses de quelque église ou chapelle, de manière qu'on entend crier très-comiquement, aujourd'hui c'est le saint un tel qui joue, *c'est le Saint-Sacrement, c'est la vierge de Guadalupe*, et ce qui fait un effet bizarre sur un Européen en produit un bien différent sur une dévote mexicaine, car tout en donnant sa piastre, elle croit faire un avantage au culte du saint qu'elle chérit, et satisfait en même temps et en toute conscience à sa passion pour le jeu, quand même son innocente famille aurait à payer par un jeûne prolongé, le pieux achat d'un saint billet de loterie.



COSTUMES MEXICAINS.

Manière de porter des mendiants, pour exciter la pitié.



Garde Civique D'ALVARADO (descendants)

GARDE CIVIQUE D'ALVARADO.

Lorsque Vera-Cruz était encore au pouvoir des Espagnols, et que tout le commerce s'était porté à Alvarado, beaucoup d'Européens jugeant qu'ils allaient entrer dans le second port d'une grande république, s'en faisaient l'idée qu'un Français se fait de Marseille, ou un Anglais de Liverpool. Ils étaient bien étonnés lorsqu'au lieu de quais magnifiques, de docks majestueux, de magasins, d'entrepôts, de palais offrant les plus belles proportions de l'architecture, ils n'entrevoyaient qu'un assemblage de masures couvertes de paille, et quelques douzaines de cabanes de bambou.

Un magistrat sanitaire, revêtu d'un brillant costume ou dont la tenue propre et le maintien austère vous en impose, n'était pas le premier être vivant qui vous abordait. Une pirogue creusée dans le flanc d'un arbre gigantesque s'avance vers vous; un homme à la figure blême, à l'aspect cacochime, couvert d'un chapeau de paille, et vêtu d'une jaquette de toile, sur laquelle on aperçoit quelques signes militaires, vous interpelle. C'est le capitaine du port. Les nautoniers de son frêle esquif sont des Mulâtres. Tout leur habillement consiste dans une longue chemise, dont la blancheur contraste avec leur teint cuivré. Mais que penser en descendant à terre, de la rencontre de cinq individus de toutes les couleurs dont est susceptible la peau humaine, pourvus de toutes sortes d'armes, les uns demi-nus, les autres enveloppés de vieux draps, et de couvertures en lambeaux, l'un coiffé d'un chapeau sans fond, l'autre endossant les buffeteries sur la peau, et tous offrant un mélange bizarre de nonchalance, de fierté, et de misère. Respectez ces guerriers patriotes; c'est la garde civique d'Alvarado. Elle vous dira que si son costume n'est pas des plus complets, la chaleur du climat l'en dispense, que si ses armes ne sont pas des meilleures, la fièvre jaune combat pour elle, et que si sa discipline n'est pas des plus sévères, elle imite en cela bien des gardes civiques d'autres pays de ce bas monde.

.....

GROUPE DE JOUEURS.

—

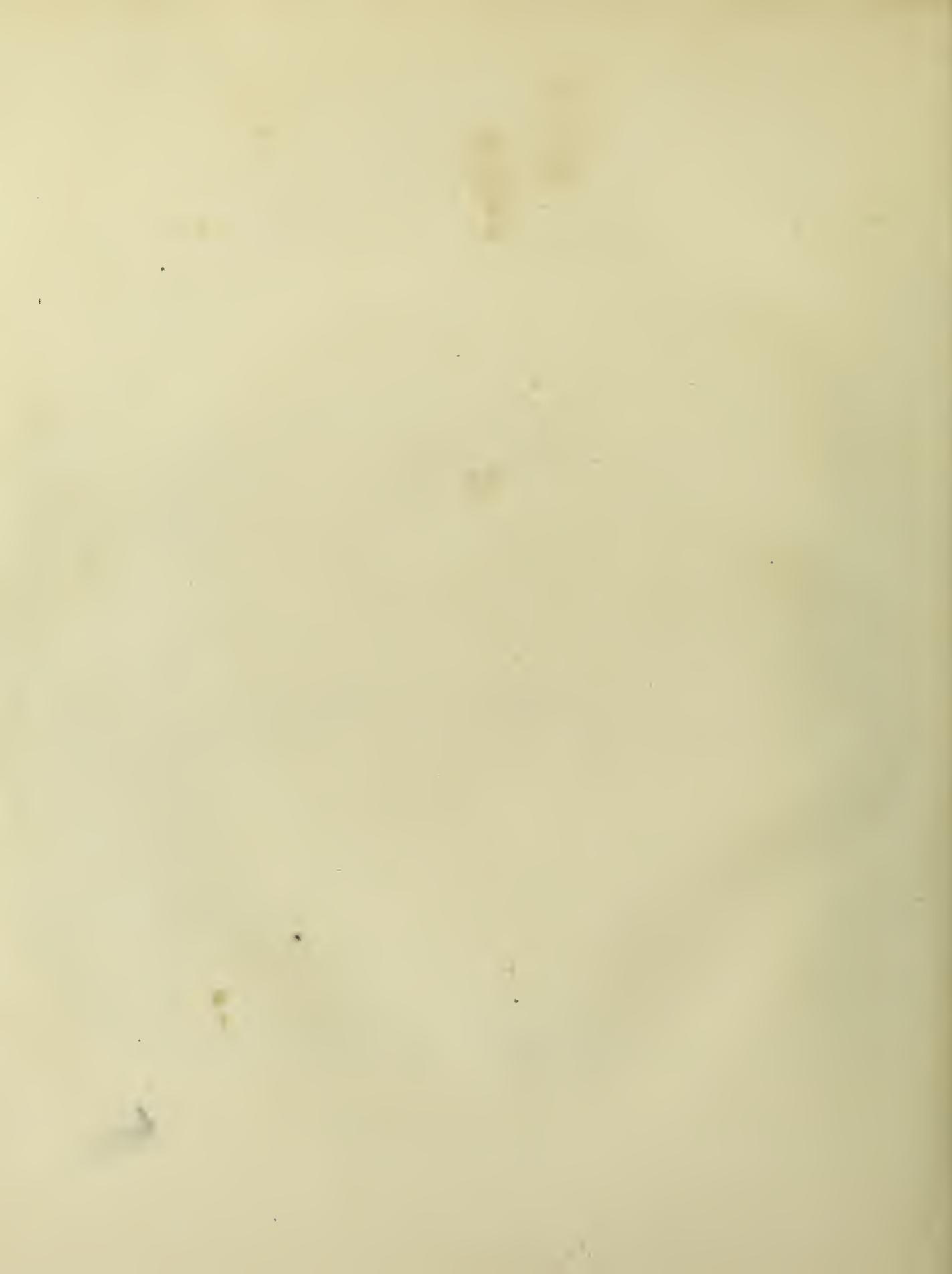
La fureur du jeu est un des caractères distinctifs de la nation mexicaine, ou pour parler avec plus d'exactitude, l'état d'abrutissement et de nullité politique où la métropole était intéressée à laisser ses colonies ne permettait d'autres passe-temps que celui d'un jeu ruineux et continu. Les fortunes immenses et rapides qui se faisaient au moyen des mines se fondaient avec la même facilité par les chances du jeu. Les Espagnols avaient un intérêt direct à l'encourager, car ils parvenaient ainsi à s'enrichir sans peine de ces trésors qui avaient fait couler les sueurs de milliers d'Indiens. Le gouvernement actuel, basé sur d'autres principes, visant à la splendeur et à la prospérité de la nation qui l'a appelé à consommer sa régénération, commence à poursuivre et à prohiber les réunions de jeu, et l'état de Vera-Cruz a déjà donné le louable exemple de défendre absolument les jeux de hasard soit publics, soit privés. La capitale n'en est pas encore affranchie, et une ville populeuse composée de tout ce que la société offre de bon et de mauvais présente encore à chaque pas le spectacle affligeant de l'avidité se groupant autour de quelques dés ou d'un paquet de cartes. Le jeu favori des Mexicains est le même *monte* si connu en Espagne, excepté que l'on ne découvre que deux cartes. Ce jeu est très-simple, on tire deux cartes, et le ponte joue indifféremment sur l'une ou sur l'autre : la première à sortir du jeu est celle qui gagne. Le banquier retire alors l'argent placé sur celle dont il n'est pas sorti la semblable. Son avantage consiste à ne payer que la moitié de la mise lorsqu'il retourne une des deux cartes qui sont sur le tapis. On pousse la défiance si loin que souvent on oblige le banquier à jouer avec des gants. On peut calculer à six millions de francs les sommes qu'on joue annuellement à Mexico seul. Cette planche représente un groupe de joueurs au détour d'une rue, au moment où un homme aposté les avertisse que la police est à leur recherche.



COSTUMES MEXICAINS.

Le Monté.

Jeu favori des Mexicains.





COSTUMES MEXICAINS.

Marchand d'Outres à Pulque.
Boisson Mexicaine tirée de l'Agave.

MARCHAND D'OUTRES.

Il est difficile de voir un tableau plus animé que celui qu'offre un marché de Mexico. La ville n'est pas riche en boutiques ; la plus grande partie des choses nécessaires à la vie, alimens, fruits, objets d'habillemens, de chaussures et autres, sont apportés journellement par les Indiens des environs, et étalés sur le marché, ou promenés dans les lieux publics. Ces marchés ressemblent assez aux bazars d'Orient. Les femmes, assises ou accroupies auprès de leurs marchandises, invitent les passans à faire des emplettes. Ici l'on voit la marchande de souliers, à côté de celle de ciseaux, là un revendeur de mouchoirs près d'une bouquetière. Poterie, verrerie, toiles, viande, légumes, beurre, graisse, tout se trouve pêle-mêle dans une enceinte resserrée. Au milieu de ce labyrinthe de gens, de bancs, de denrées différentes, circulent les revendeurs de cigares, d'amadou, de chapelets, de bonbons, de canards, et de têtes de veau rôties ; mais celui qui se fait remarquer davantage, c'est l'Indien chargé d'outres pleines de vent, pour servir au pulque ou au vin. Quelquefois quand sa tête est cachée dans l'énorme volume dont il est entouré, on dirait que c'est quelque animal difforme, qui parcourt les rues, et s'ouvre un chemin parmi la multitude. Les Mexicains ne connaissent pas encore très-bien le tannage des cuirs et des pelleteries à l'usage de la chaussure et de la sellerie, mais en revanche ils savent donner beaucoup de souplesse au chamois, au daim et autres peaux, dont ils confectionnent des pantalons, des gilets ; etc. Les peaux de boucs aussi, dont on voit le dessin, sont assez bien apprêtées et cousues pour ne pas laisser suinter les liquides ; mais elles ne le sont pas assez pour ne pas communiquer, au vin surtout, cette odeur désagréable qui est si commune en Espagne.

Le fond de la planche ci-jointe représente une cabane indienne, entourée d'une palissade végétale de cette espèce de Nopal, que les Français appellent tuyaux d'orgue, par sa ressemblance avec les tuyaux de cet instrument. Cette plante sans branches et sans feuilles est très-commune au Mexique, où elle sert à entourer les habitations. Son fruit est de beaucoup inférieur à celui du Nopal, la tuna (figue d'Inde).

ENTERREMENT D'UN PAUVRE.

On dirait que la mort a renoncé à Mexico à ses sombres couleurs, pour revêtir une livrée éclatante, ou, si l'on veut mêler du comique à un sujet aussi triste, on peut dire que les enterreurs mexicains, sous l'influence d'un soleil ardent, ont subi la métamorphose des écrevisses, qui de noir deviennent rouges à la chaleur. Je dis mal en les appelant enterreurs. Les pauvres au Mexique s'organisent en confréries pour célébrer leurs funérailles, et ils ont choisi la couleur rouge, car apparemment tel a été leur bon plaisir. L'affaire d'être enterrés convenablement est peut-être la seule qui exerce la prévoyance des basses classes : les prêtres sont les seuls qui ont trouvé le moyen d'imposer ces prolétaires vagabonds : malgré qu'ils manquent pendant leur vie des choses les plus nécessaires, ils ont en général plus d'argent qu'il n'en faut pour être enterrés. A un certain âge, hommes et femmes s'inscrivent dans une confrérie, et payent religieusement une rétribution mensuelle de six sous de France, et même d'un demi-shelling. La confrérie se trouve par là en possession d'un fonds suffisant pour payer cierges, cloches, sacristains, prières, eau bénite, caisse et enterrement. Au fond ce n'est pas si mal, du moins pour le curé de la paroisse, qui se trouve être aussi bien payé par les pauvres que par les riches. Au reste, les moindres actions des Mexicains ont un rapport plus ou moins direct avec la religion. Les cloches des nombreuses et vastes églises qui occupent la moitié de la ville font sans cesse *retentir* les airs de leur bruyante harmonie ; chaque paroisse fête pompeusement les saints qu'elle vénère de préférence.

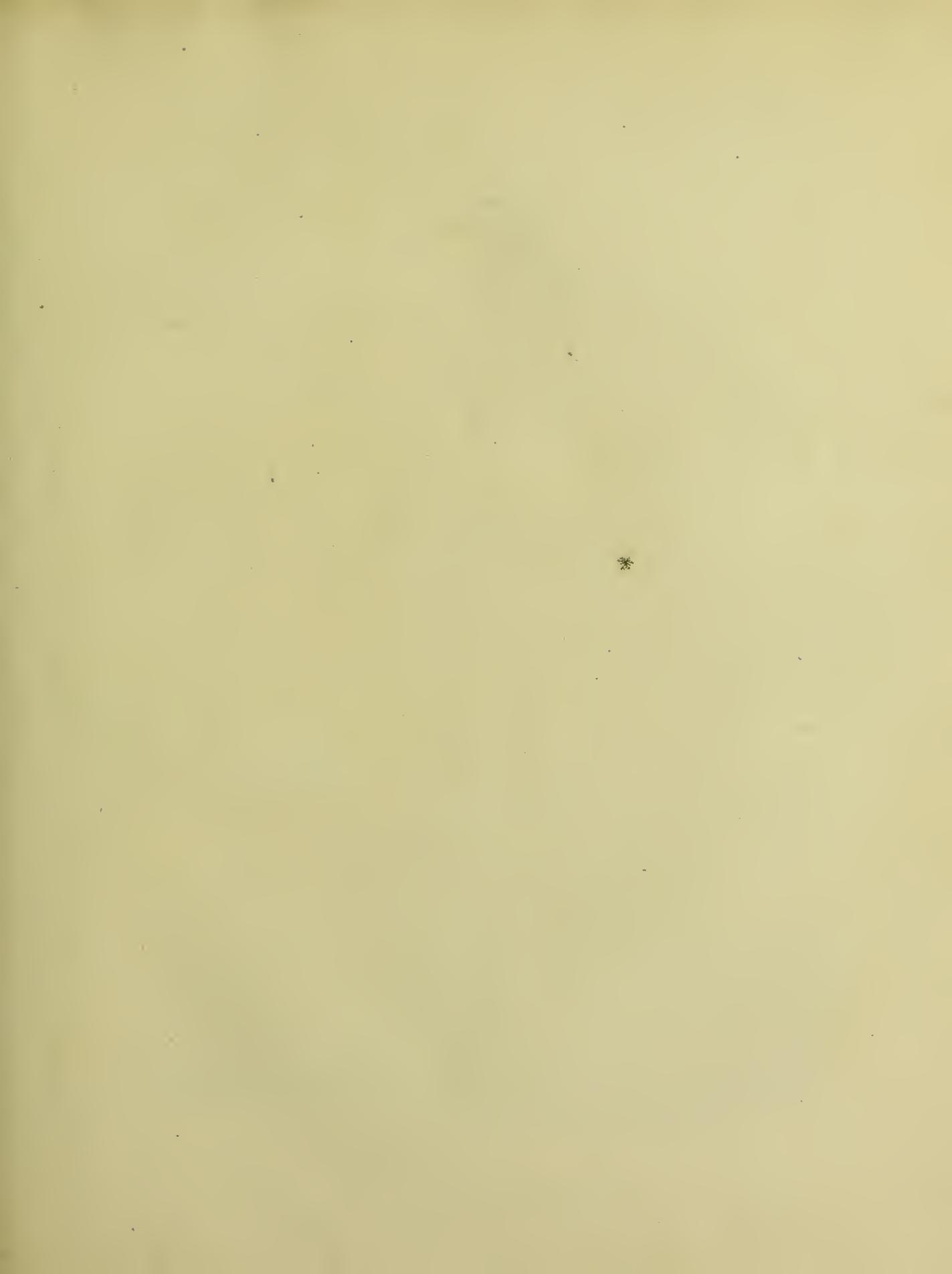
Des processions paroissiales ont lieu très-souvent ; alors toutes les rues sont pavoisées, de riches tapis de Chine et d'Europe couvrent les balcons ; des guirlandes se croisent en tous sens ; des nuées de fleurs, et de larges hosties de différentes couleurs sont jetés du haut des maisons, sur les pas de la statue qu'on promène ; d'innombrables fusées s'élancent dans les airs, et une batterie continuelle de pétards trouble encore pendant long-temps le silence de la nuit. Les Mexicains ont une véritable fureur pour les feux d'artifices. On dit qu'un vice roi du nouveau monde, étant rentré en Espagne, son secrétaire lui demanda : Que croyez-vous, excellence, qu'on fasse maintenant à Mexico ? Il répondit gravement, on sonne les cloches, et on tire des pétards. Il ne se trompait pas.



COSTUMES MEXICAINS.

Enterrement d'un Pauvre.

Conférie de funérailles mutuelles.





Fantassin en grande tenue.
Nouveau Costume.

SOLDAT DE LIGNE EN GRANDE TENUE.

Ce fut vers la fin de 1826, que le ministre de la guerre, Gomez Pedraza, put faire manœuvrer dans la place d'armes de Mexico, le premier bataillon complètement armé et équipé selon le goût moderne, ou le modèle français. On n'a fait de changement que dans les épau-
 lettes, qui descendent et embrassent la jointure de l'épaule au bras. Le schako porte sur le fond les couleurs nationales et le pantalon est toujours de toile, car le drap est inutile dans un pays qui n'a pas d'hiver. Comme la population est composée d'Indigènes et de Créoles, ces derniers, se rappelant que leurs ancêtres avaient conquis le pays à l'aide de ces chevaux, que les Indiens effrayés croyaient être un monstre intelligent, homme et quadrupède à la fois, ont conservé une grande prédilection pour ces puissans alliés, et le Créole est aussi bon cavalier qu'il est mauvais fantassin. Les Indiens, au contraire, soit répugnance, crainte ou maladresse, ne se permettent pas même de chevaucher l'humble bœuf, mais n'en sont que plus infatigables dans les marches pédestres. Leur force de continuité dans celles-ci tient du prodige; il y a, dit-on, tel Indien qui parcourt quarante lieues dans un jour; tel autre qui, chargé d'un fardeau très-pesant, marche toute la journée au petit trot; tel guide qui fatigue les cavaliers et les chevaux, quand même ils se relayent. Quoiqu'il puisse y avoir de l'exagération dans ces prouesses, les Indiens, par la nature de leur sol, par leur sobriété et leur conformation, sont essentiellement bons marcheurs, et un ministre de la guerre, tel que le ministre actuel, doué de génie et de persévérance, trouvera dans la nation mexicaine les deux élémens propres à faire une excellente armée; cavalerie et infanterie.

INDIEN QUI TIRE LE PULQUE.

L'aloès qui dans différentes contrées ne sert que de haie impénétrable pour diviser les champs, qui à la Havane même ne recèle qu'un jus âcre et vénéneux, est au Mexique la plante sur laquelle la nature a réuni le plus de qualités bienfaisantes. De ses longues feuilles les Indiens tirent un fil très-fin et très-solide, dont l'industrie européenne formera bientôt des tissus qui rivaliseront avec ceux du chanvre et du lin : les hamacs, ces lits portatifs si utiles dans un pays chaud où les commodités de la vie ne sont guère généralisées, sont tressés de Pita, nom que les Espagnols donnent au fil et à la ficelle d'aloès ou alzabara, que les indigènes nomment Maguey. Le papier sur lequel les anciens Mexicains écrivaient ou peignaient leur histoire était aussi de Maguey : son nom scientifique est *agave americana* et ce nom lui convient peut-être exclusivement par sa qualité particulière de renfermer dans la partie inférieure du tronc et dans un réceptacle qui se trouve au centre des racines une liqueur blanchâtre, spiritueuse et assez agréable au goût qui suppléait chez les Indiens le vin qui leur était inconnu. Quelques Européens qui se rendent au Mexique s'y habituent et la préfèrent à la bière et aux autres boissons, mais elle a le défaut de ne pas se conserver au-delà de deux jours après être tirée de la plante, et de n'être jamais assez dégagée des parties fibreuses et végétales qui lui ôtent la limpidité. Le meilleur pulque se récolte dans les plaines d'Apam, à deux petites journées de la capitale. C'est au moyen d'une longue calebasse d'une espèce qu'on cultive exprès, et qui fait l'effet d'un siphon, que les paysans absorbent le pulque et en remplissent les outres : on le clarifie en le filtrant dans des sachets et on l'apporte journellement à la ville aux pulqueries, d'où il est distribué à la population. Les indigènes l'aiment avec passion et il trouble leur raison quoiqu'il ne produise pas le même effet sur les Européens habitués au vin. En général ces derniers conviennent que le pulque est une boisson excellente pour apprécier le mérite du vin de Bordeaux.



COSTUMES MEXICAINS.

Extraction du Pulque du Maguey (Aloës) au moyen d'une longue Calabasse avec laquelle on l'aspire.



Marchand de Volailles. Marchand de Graisses. Marchande de Bonbons.

MARCHAND DE POULETS, DE BONBONS, ETC.

La ville de Mexico est bâtie sur un terrain horizontal ; ses rues sont larges et droites, et même bien pavées, beaucoup de voitures s'y croisent en tout sens, mais ce sont des équipages de luxe et on n'y voit pas ce mouvement de chariots pesamment chargés qui encombrant les rues de Londres et de Paris. Le colportage est en possession de fournir aux besoins de la vie et du commerce, et la quantité de bras qu'il exige augmente la proportion de la classe laborieuse sur la classe aisée. Les places et les rues offrent un mouvement continuel de gens rembrunis par le soleil, à moitié nus, chargés chacun de l'objet qu'ils débitent, et l'annonçant par des cris perçans et variés ; les Indiens surtout, qui n'entendent rien à la manœuvre de nos voitures, descendent par troupes chargées de bois, de charbons, de fourrages, plâtre, vernis, et en un mot des différens produits des environs. C'est avec la tête plus qu'avec les épaules qu'ils portent les fardeaux les plus pesans. Chaque denrée a un récipient particulièrement façonné pour la contenir ; c'est ainsi que la pl. n° 39 représente un paysan apportant des poulets dans une cage qui ne sert qu'à cet usage. La femme qu'on voit près de lui est une marchande de bonbons. La consommation de cette sorte de friandise est très-grande au Mexique : aussi y a-t-il tel homme qui avec la mine et le costume d'un véritable sauvage excelle néanmoins dans l'art du confiseur et du compotier. Quelques confiseurs provençaux qui ont voulu dernièrement ouvrir des boutiques de sucreries dans la capitale se sont trouvés trompés dans leurs espérances et leurs calculs, ayant eu le sort de ceux qui apportaient des vases à Samos et des chauves-souris aux Athéniens.

FEMME DE CIUDAD RODRIGO,

Il n'y a nulle part plus de variété de costumes que dans les provinces de la république. Chaque caste a le sien ; non contentes de la diversité de leurs couleurs elles y ajoutent celles de l'habillement. Les Nègres, les Métis, les Indiens, les Créoles, les Espagnols se distinguent aisément aux traits et aux costumes. Cependant la chaleur du climat ne les rend jamais trop compliqués ni embarrassans ; celui des femmes consiste toujours dans un jupon et un mantelet dont la forme et la couleur varient comme on peut voir dans les planches précédentes.

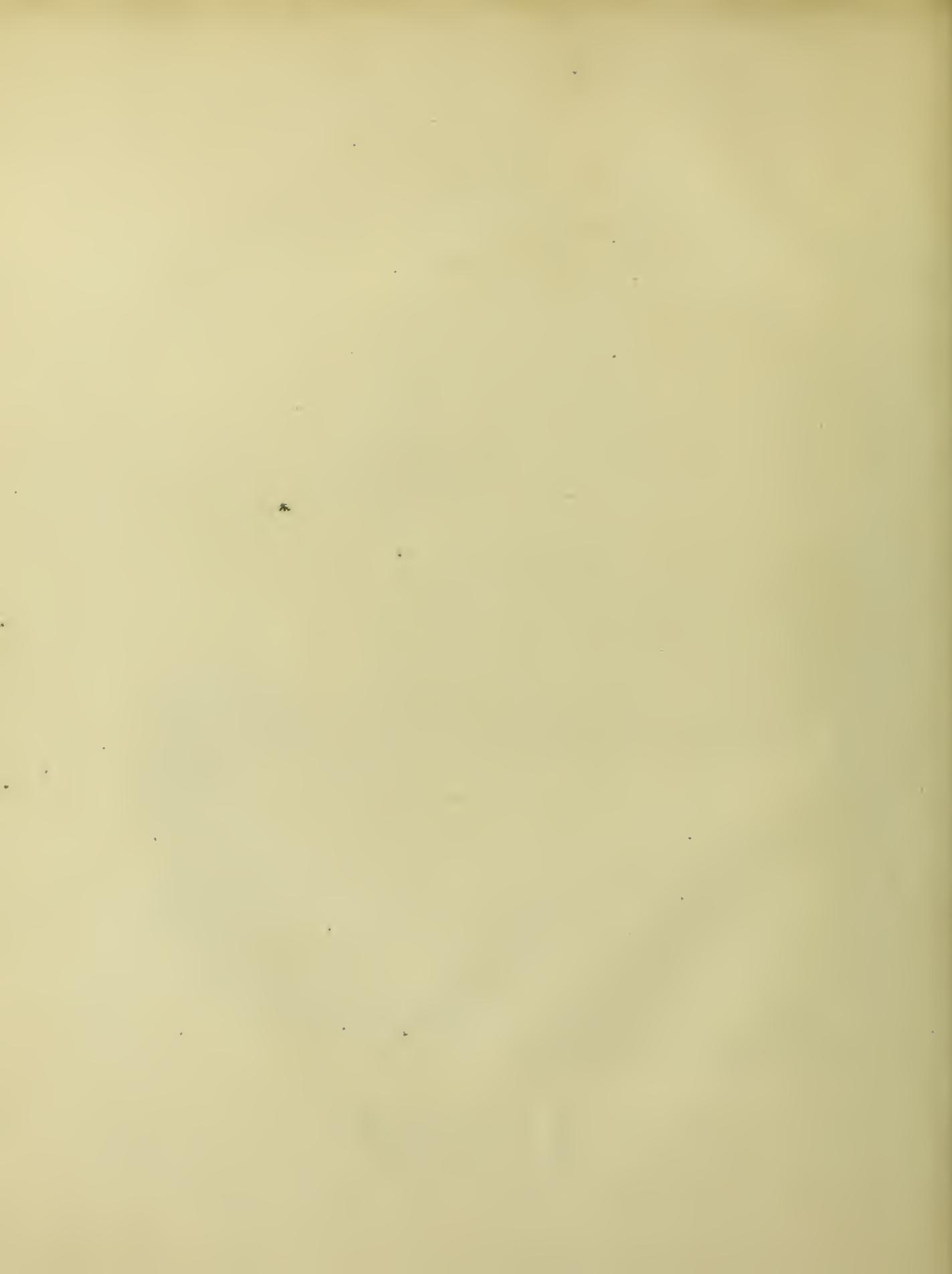
Nous avons choisi les plus élégans et les plus bizarres, comme celui qui est ci-joint, et qui contraste par sa sévérité avec ce que peut avoir de séduisant la draperie légère des Palenquiennes. Les Indiens modernes ont conservé de leurs ancêtres l'usage des ouvrages en natte pour grand nombre de choses. Le panier que porte cette femme est de feuilles de roseaux tissées avec soin. On les appelle Tompeates. Les servantes s'en servent à Mexico même pour aller au marché. Pour mieux caractériser le pays cette jeune Indienne apporte un ananas que les Espagnols appellent *una pina* à cause de sa ressemblance avec les pommes du pin. Cet excellent fruit abonde dans les terres basses du Mexique, ainsi que la *chirimoya* qui renferme une pâte délicieuse d'un goût analogue à une glace à la vanille ; le *mamey* dont le fruit rappelle le goût et la couleur du melon. Les différentes familles de zapotes, le cocotier, le bananier, la guayava, l'aguajate, las tunas (figues d'Inde) et beaucoup d'arbres fruitiers dont quelques uns viennent avec peine dans nos serres, compensent par leurs saveurs suaves et variées l'absence de nos raisins, qui à cause des pluies périodiques ne mûrissent qu'imparfaitement sous les régions équinoxiales.



COSTUMES MEXICAINS.

Femme de Ciudad Rodrigo

Province de Yucatan.





COSTUMES MEXICAINS.

(Attelage)

Attelage de leur Coax à Mexico.

LITIÈRE.

Lorsqu'on arrive à Vera-Cruz, l'insupportable chaleur du climat, les impitoyables légions de moustiques, mais surtout le danger imminent de succomber à l'affreux *morbis ichterode*, qui veut dire fièvre jaune, forcent à chercher les moyens les plus prompts de se soustraire à l'influence de ces lieux funestes, justement appelés le tombeau des Européens. Mais ces moyens ne sont pas ce qu'il y a de plus facile à trouver ni les plus commodes à employer. Rarement on trouve des voitures de retour pour la capitale, car souvent elle ne descendent qu'à Xalapa. D'ailleurs le chemin de cette dernière ville à la Vera-Cruz est très-difficile pour les voitures à quatre roues, à cause des sables profonds et mouvans, qu'il faut traverser dans les environs de Santa-Fé. Les mulets sont d'ordinaire la ressource des voyageurs pressés; mais on est obligé de laisser ses bagages en arrière, et il faut s'exposer pendant les premières journées au soleil brûlant de la zone torride, sur des plaines arides, embrasées de ses rayons. Une manière assez commode, surtout pour les dames, de se tirer d'embaras est de se procurer une litière, espèce de caisse suspendue sur deux braneards, que deux mulets soutiennent. Le dessin rend inutile une plus ample description. Ce moyen de voyager est lent et cher, mais en revanche il est fort doux et commode, et le balancement produit par le pas mesuré des mulets dressés pour cet usage, engage au sommeil, ce qui est un grand bienfait dans un pays où des cousins d'une énorme taille vous poursuivent toute la nuit de leurs piqûres et de leur bourdonnement. Le prix d'une litière de Vera-Cruz à Xalapa (trente lieues) est ordinairement de 50 piastres, à peu près 250 francs. Le banc de sable appelé Arénal de Santa-Fé, oppose une difficulté presque invincible à la construction d'une bonne route.

FRAY GREGORIO CARMELITE.

Un phénomène fort remarquable dans l'histoire moderne du Mexique , c'est que le mouvement insurrectionnel qui décida de son indépendance fut commencé et guidé par des membres du clergé ; Hidalgo , Morelos , Matamoros étaient des curés. Rayon-était chanoine , Fray-Gregorio moine. Les trois premiers , surpris par les Espagnols , furent exécutés selon les sévères instructions du vice-roi. Fray-Gregorio , au moment d'être fusillé , obtint en promettant quelque révélation , de passer plusieurs années dans un cachot de Cadix , d'où il ne sortit que lors de la proclamation de 1820. La difficulté d'obtenir la sécularisation de Rome lui fait porter encore l'habit monacal pour lequel il a moins de vocation que pour l'écharpe de général. Le costume sacerdotal néanmoins lui procure plus de vénération et de respect de la part du bas peuple et surtout des femmes , que ne lui en attireraient tous les lauriers et les couronnes que la patrie reconnaissante décerne à ses défenseurs. L'habit sacerdotal conserve encore un prestige tout-puissant sur les Mexicaines. Elles croient qu'en touchant ces hommes sacrés , elles sont en contact avec des êtres d'une autre nature , avec les gardiens de ces lieux enchantés , de ce paradis vers lequel elles s'élancent avec leur imagination méridionale. On en voit au sortir des églises embrasser à genoux avec une sorte d'extase , la robe de bure grossière des élus du Seigneur. Leurs traits , leurs yeux nageant alors dans une volupté mystique montrent que leur ame se détache pour un moment de la terre et de la matière , et s'élève vers ces brillans fantômes dont des légendes merveilleuses ont peuplé leur cerveau. Mais , pour en revenir au principal sujet de cette planche , l'esprit qui anima , en 1810 , une partie du clergé mexicain , s'explique par l'injustice avec laquelle l'Espagne en agissait même avec les ecclésiastiques américains. Ceux-ci ne parvenaient presque jamais aux hautes et lucratives dignités de l'église. Les Espagnols s'emparaient des gras bénéfices , et laissaient les cures modiques et fatigantes aux indigènes. L'intérêt personnel , et l'intérêt national se trouverent d'accord , et l'indépendance eut des chefs tonsurés. Il n'en est pas de même de la liberté. Celle de la presse , entre autres , est aussi odieuse au clergé mexicain qu'à celui de France et de tous les pays.



Fray Gregorio Carmelite.
*Carme déchaussé un des Chefs de l'insurrection.
Vénération des femmes pour les moines.*



Coche de Colleras
Voiture de voyage, de Mexico à Salapa. Vue du grand Pic d'Orizaba.

COCHE DE COLLERAS.

Le peu d'ouvrages publics entrepris par les Espagnols ont été commencés avec tant de magnificence et de grandeur que souvent ils sont restés imparfaits. Telle a été la chaussée qui devait conduire de Xalapa à Mexico. Pavée avec le plus grand soin, amenée à travers les plus grandes difficultés de terrain, liée par des ponts magnifiques, il est à regretter qu'elle ne soit pas achevée. Il arrive donc qu'après avoir fait quelques lieues commodément on tombe tout à coup dans des ornières profondes et on éprouve les plus cruelles secousses en heurtant contre les rocs que les pluies détachent des montagnes, et en franchissant les ravins qu'elles creusent le long de la soi-disant route. Ce chemin si imparfait rend nécessaire la longueur interminable des voitures mexicaines, qu'on pourrait nommer *inversables*, car tandis que l'avant-train se trouve suspendu sur un précipice les roues de derrière sont encore sur un terrain solide. Mais d'autre part de semblables routes, et de telles voitures rendent aussi nécessaire une armée de mulets pour les traîner, et en dernière analyse une bourse bien garnie pour arriver à travers mille incommodités, cahottés, meurtris, pillés, jusqu'à la capitale. Trois hommes sont de rigueur pour ces lourds équipages, deux postillons et une espèce de conducteur chargé de recevoir l'argent et responsable des effets des voyageurs. Dans le grand nombre de mulets qu'on attelle il y en a toujours une partie qui ne traîne pas la voiture, mais qui est là pour relayer ceux qui sont fatigués. Cette multitude de quadrupèdes ayant besoin d'un local fait exprès, c'est à leur commodité qu'on sacrifie celle des voyageurs qui n'ont d'autre certitude que de coucher sur leurs lits s'ils en apportent avec eux. Le prix d'un voyage en voiture de Mexico à Vera-Cruz est généralement de 250 piastres, mille francs à peu près.

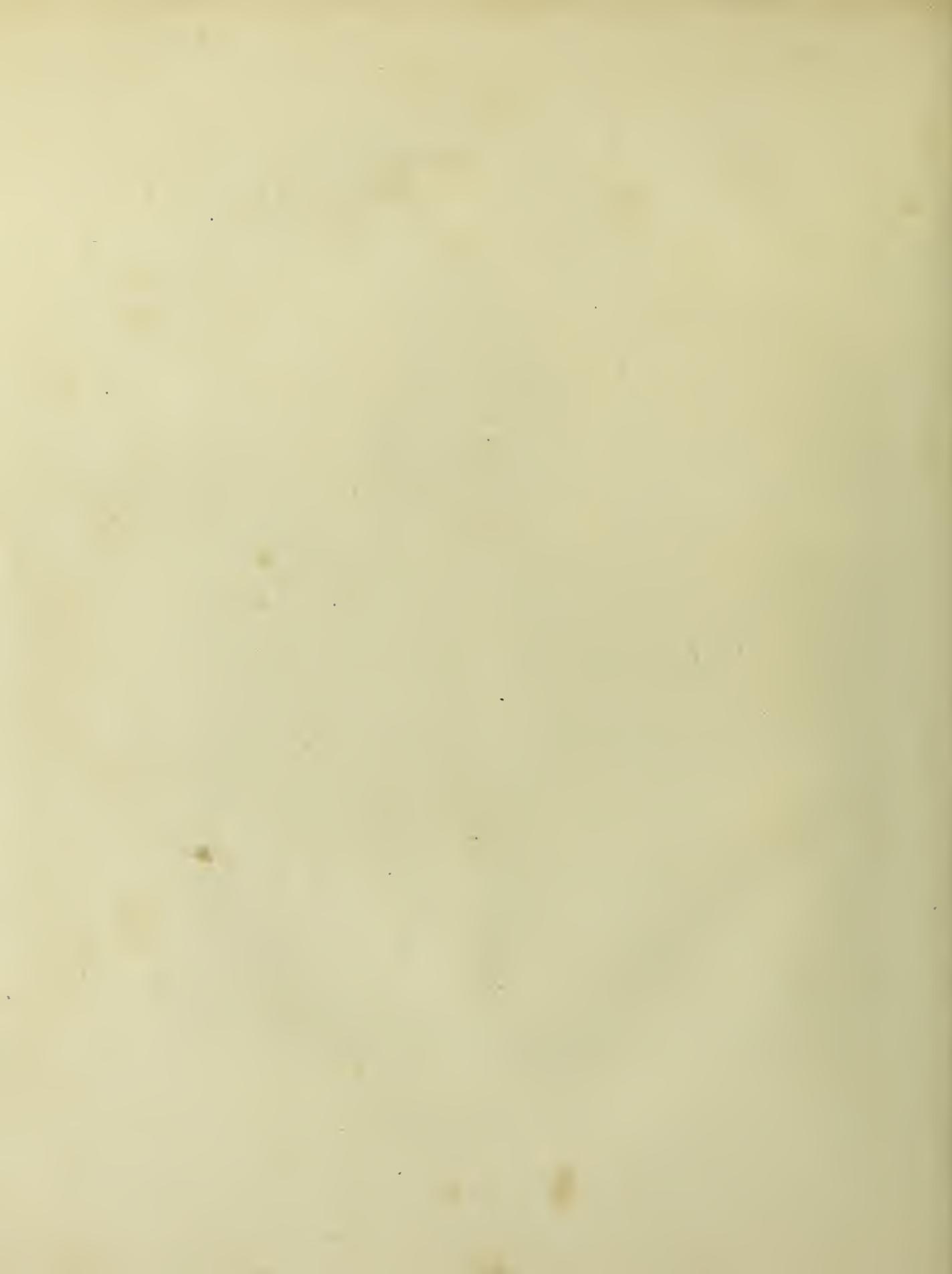
COCHER MEXICAIN.

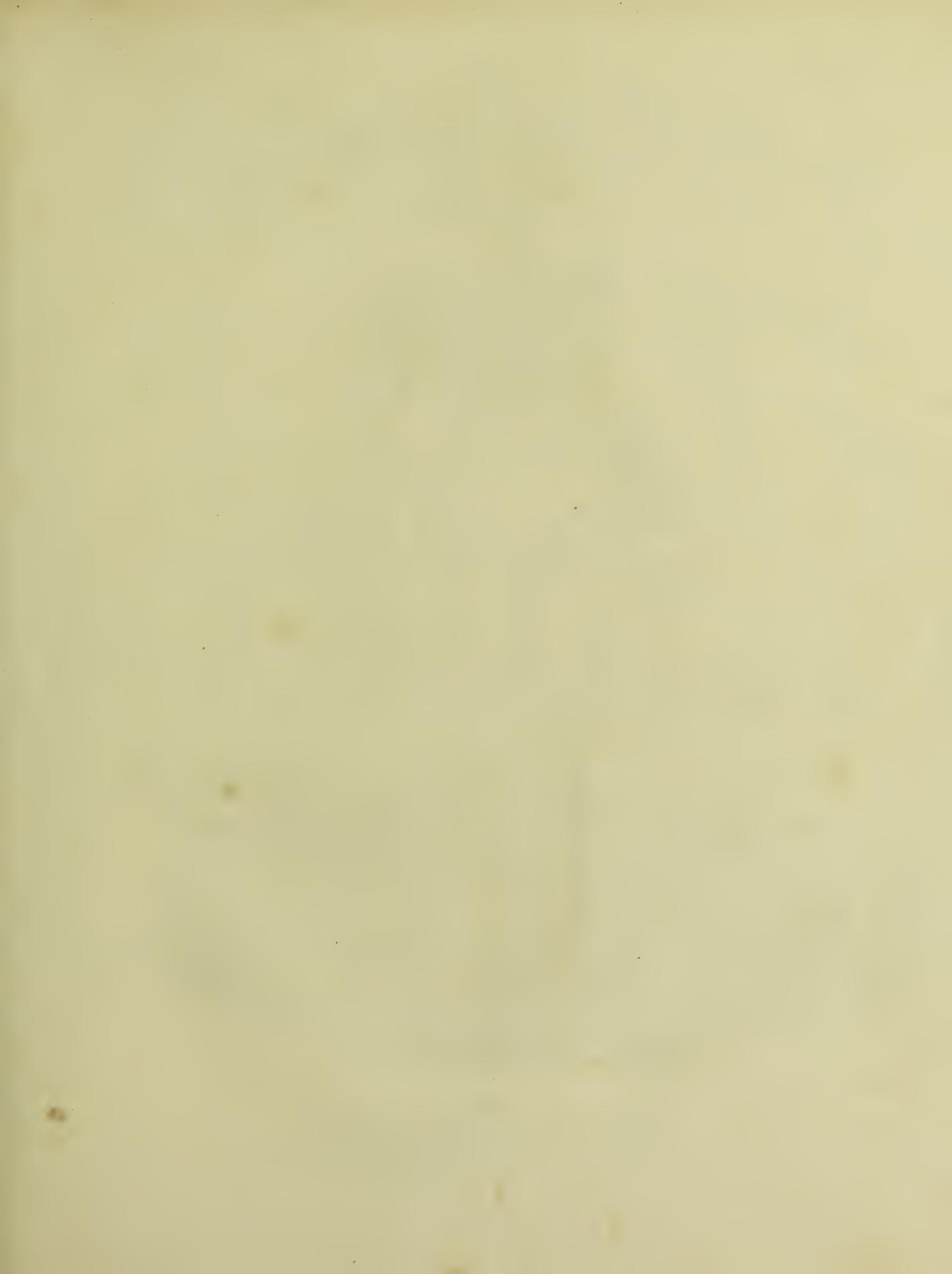
Les chevaux mexicains sont excellens pour être montés, mais ne sont pas d'assez haute taille pour être attelés. C'est ce qui fait qu'on préfère les mulets pour les voitures et les équipages, car ces derniers, construits sur d'anciens modèles, n'ont pas atteint la légèreté de nos brillantes berlins et de nos *landaus*. Le haut prix du fer qui vient tout d'Europe fait qu'au Mexique on se sert encore de longues soupentes à rochet, et de ces interminables brancards de bois assez ressemblans à des poutres peintes. Les voitures n'ont pas de siège pour le cocher, car celui-ci, pour mieux diriger les mules, animal parfois assez rétif, monte à la manière des postillons. Une berline de ville débouche donc gravement d'une rue et vous voyez premièrement paraître le cocher avec son chapeau à trois cornes et son unique botte, car la jambe qui reste du côté du timon n'étant pas en vue n'a pas besoin d'une chaussure de prix, ensuite un avant-train, et puis une caisse bien bombée et bien vernie où sont sans cesse ballottées une demi-douzaine de vieilles baronnes, et enfin arrive l'arrière-train avec un ou deux polissons qu'on décore du nom de laquais. Les nouveaux agens diplomatiques des états qui ont reconnu la république ont en vain essayé d'introduire le goût des équipages modernes, les nobles mexicains croiraient déroger aux prérogatives de leur rang en remplaçant les graves et pacifiques mules par des chevaux à courte queue et les cochers à queue par des cochers tondus. Il est aussi à remarquer que ces mules hiérarchiques portent leurs queues soigneusement enveloppées dans de petits sacs de cuirs enjolivés de plaques de métal.



Cocher d'une maison noble.

Chaussé d'une seule botte.







COSTUMES MEXICAINS.

Filisola Calabrais.

Général de Cavalerie, commandant de la place de Mexico (d'après nature en 1826)

FILISOLA.

Si la France peut s'enorgueillir des Lafayette et l'Angleterre des Byrons, qui ont offert le tribut de leurs bras et de leur vie à la cause de la liberté du Nouveau-Monde et de la Grèce, l'Italie aussi peut réclamer sa part de gloire dans ces honorables combats. Ses enfans épars sur différentes contrées du globe n'osant envisager le sort de leur malheureuse patrie, déchue pour toujours dans son espérance de ressaisir le sceptre national, ont cherché sous l'étendard de l'étranger la gloire ou la mort ; quelques-uns de ces élèves du siècle militaire de Napoléon ont offert leurs services au despotisme, mais la plus grande partie a trouvé sous les drapeaux de Bolivar le terme d'une carrière orageuse. Un très-petit nombre a survécu au climat, aux fatigues, aux privations de toutes espèces dans ces régions désertes de l'Amérique. Filisola, né sous le ciel ardent de la Calabre, est peut-être le seul Italien qui jouisse du prix de ses longs travaux. Entré fort jeune au service d'Espagne, après avoir fait les campagnes de la Péninsule contre les Français, il parvint au grade de lieutenant et fut envoyé après la paix au Mexique. Devenu capitaine il se distingua au commencement de l'insurrection par son courage et sa fermeté. Mais bientôt, appréciant la justice de la cause mexicaine, lorsqu'Iturbide était sur le point de succomber sous ses nombreux ennemis, il se déclara pour l'indépendance du Mexique et en assura avec la division qu'il commandait alors le triomphe définitif. Envoyé après cela à Guatemala qui voulait se détacher de la fédération mexicaine, il pacifia cette province par sa modération. Rappelé par le gouvernement à la capitale, il était dernièrement capitaine-général de l'état de Mexico, chéri des soldats et des citoyens, et père et protecteur de tous ses compatriotes que le hasard amène dans ces régions lointaines. La planche représente son costume de général de cavalerie.

MORELOS.

Encore un prêtre patriote : encore un martyr de l'indépendance. Le curé Morelos, après avoir donné les plus grands développemens à l'insurrection, après avoir organisé des armées, après leur avoir imprimé un mouvement qui lui survécut, fut enveloppé dans la même trahison qui livra Hidalgo, Matamoros, et Allende à la rigueur des Espagnols. Il a été nécessaire de présenter beaucoup de costumes religieux, parce que la nation mexicaine offre une physionomie tout ecclésiastique. Le culte et ses ministres sont partout. Dans le Jucatan ils font le commerce, dans les hautes terres ils exploitent les mines, dans les congrès des provinces, et dans les chambres représentatives ils sont très-nombreux. Dépositaires presque exclusifs jadis des sciences et des lettres, il n'est pas étonnant qu'ils aient joué un rôle important pour et contre l'indépendance, et que le gouvernement espagnol ait sévi plus particulièrement contre eux que contre les autres, car ils étaient censés devoir être les plus fidèles à la monarchie. Tombés presque tous sous le glaive castillan ce fut des rangs armés qu'ils formèrent que sortirent Guerrero, Bravo, Vittoria et les autres chefs qui maintinrent le feu de la révolution. Au moment où ceux-ci allaient succomber à leur tour Iturbide parut, et ralliant à lui l'opinion générale affermit enfin l'indépendance du Mexique; mais voulant l'exploiter pour son compte, et aveuglé par l'ambition de ceindre le bandeau royal, il fournit à Santanna l'occasion de se mettre à la tête du parti républicain qui le précipita du trône éphémère sur lequel il était monté. Santanna accusé d'ambition dut abdiquer son importance politique, et laissa sans chef le parti démocratique. Maintenant il est entré de nouveau dans la lice, et le temps doit décider de son élévation suprême ou de son exil.



COSTUMES MEXICAINS.

Le Curé Morelos.

Un des chefs de l'insurrection Mexicaine (Fusillé par les Espagnols.)



Pelea de Gallos.
Combat de coqs

COMBAT DE COQS.

Le jeu est la passion caractéristique des Mexicains, tout ce qui est chance les charme, mais il faut dire qu'avec cela ils ne se plaisent pas, comme les Espagnols, à celles qui mettent en danger la vie des hommes, et qui ensanglantent l'arène où elles ont lieu. La course des taureaux n'y est pas un spectacle aussi national qu'en Espagne, ou du moins elle y est réglée de manière à ne pas compromettre l'existence du Taureador. On n'aime pas non plus voir les chevaux éventrés et les taureaux percés par l'épée d'un cavalier. On se contente de les voir abattus par un nœud coulant, et fatigués par l'agilité de leurs poursuivans. Il n'en est pas ainsi du combat des coqs. Cet amusement, qui n'est guère commun en Espagne, fait les délices du peuple mexicain; car il offre un vaste champ aux paris. Ce n'est peut-être pas le spectacle dont on s'amuse, c'est l'occasion de risquer de l'argent qu'on saisit. Un vaste amphithéâtre avait été construit à Mexico pour ces sortes de combats, maintenant on y joue la comédie, et les coqs ont choisi d'autres emplacements. On ne sait pas de quoi l'on doit s'étonner davantage, de l'acharnement avec lequel se battent ces pauvres animaux jusqu'à perdre l'un ou l'autre la vie pour le barbare plaisir de l'homme; ou de la manie des joueurs qui jettent leur fortune et leur repos au hasard d'un coup d'éperon attaché à la patte d'un bipède emplumé. La planche ci-jointe représente la société mexicaine telle qu'elle se réunit et qu'elle se présente dans l'amphithéâtre des coqs. Hommes, femmes, vieillards, enfans, prêtres, militaires, de tous les rangs, se pressent autour du cirque et s'engagent dans les paris. Un homme parcourt les rangs des spectateurs, pour recueillir et prendre note des gageures. En attendant que les paris soient réglés, les maîtres des coqs les excitent pour qu'ils s'élancent avec plus de fureur au combat: tant qu'un coq conserve un souffle de vie, le combat n'est pas décidé; mais s'il fuit, il s'avoue vaincu, et ses parieurs ont perdu.

ENJAMBÉE DES GÉANS.

La planche qui termine cette collection, représente un amusement qui figure ordinairement dans les solennités et dans les fêtes religieuses ou patriotiques. Nos mâts de cocagne ne sont guère usités dans de semblables occasions. On fait taire alors la convoitise pour se donner le plaisir de cette sensation réservée aux habitans de l'air. On plante un mât de quarante à cinquante pieds de hauteur, surmonté d'une espèce de chapiteau de fer, placé en équilibre sur une pointe également de fer, plantée sur le haut du mât; à ce chapiteau, sont attachées quatre cordes fort solides, qui, relevées à leur extrémité, laissent une boucle assez grande pour que le corps d'un homme puisse y passer, et que la corde lui serve de siège. Les quatre joueurs ainsi placés commencent à courir en s'écartant du mât, et bientôt la force centrifuge se multipliant, ils abandonnent la terre et décrivent en l'air plusieurs circonférences de quelques centaines de pieds en se poursuivant sans jamais s'atteindre, et surpassent en rapidité le vol de l'aigle et du vautour. Une légère atteinte du pied contre terre suffit pour donner un nouvel essor à ces Icares, qui, bien différens de leur patron, n'ont pas à redouter la perte de leurs ailes, ni les gouffres profonds de la mer. Ce jeu qui n'offre aucun danger est un exercice salutaire et économique, qu'on pourrait adopter avec succès dans les maisons de campagne et dans les parcs de plaisance, comme auxiliaire ou remplaçant de la dangereuse escarpolette et des balançoires. Les gymnases de Paris en offrent une espèce d'imitation dans le jeu appelé l'enjambée des géans.



L'enjambée des Géans.
Jeu Mexicain.

Rivoli

